ONZIÈME ANNÉE. — N° 258 1er OCTOBRE 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

UNE QUESTION DE MOTS

DOIT-ON DIRE

MÉDIUMNIQUE, MÉDIUMNIMIQUE, MÉDIANIQUE ou MÉDIANIMIQUE ?

Une de nos aimables abonnées nous adresse la lettre suivante :

Royan, 17 septembre 1907.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Depuis longtemps je me retiens de vous écrire pour vous demander de me renseigner sur une question qui vous paraîtra peut-être indifférente, mais qui, j'en suis persuadée, doit chiffonner, comme on dit, plusieurs de vos lecteurs autant que moi.

Voici ce dont il s'agit :

Lorsque, dans les revues qui s'occupent des faits psychiques, notamment dans l'*Echo du Merveilleux*, on parle des phénomènes obtenus avec l'assistance d'un médium, on emploie des épithètes différentes — et c'est un peu agaçant.

Ces épithètes sont au moins au nombre de quatre, savoir : *médiumnique*, *médiumnimique*, *médianique* et *médianimique*.

Or, de deux choses l'une :

Ou ces expressions ne sont pas synonymes et, alors, vous devriez bien, une fois pour toutes, renseigner le public sur leurs significations respectives.

Ou ces expressions, au contraire (et je le crois), expriment toutes quatre exactement la même idée, et vous devriez bien alors, pour éviter des confusions et ménager les nerfs de vos lectrices, choisir, entre les quatre, l'épithète qui vous paraîtra la meilleure, et l'adopter définitivement.

Telle est l'observation que je n'ai pu, monsieur le Directeur, me retenir plus longtemps de vous adresser.

Avec mes excuses pour la liberté grande, recevez... etc. VICOMTESSE DE G.

La question que soulève cette lettre n'est pas le moins du monde indifférente. Il est même urgent de la résoudre et nous allons dire comment, à notre sens, elle devrait l'être.

Mais d'abord, écartons l'un des termes du dilemme. Les expressions dont il s'agit ont un seul et même sens. Elles ne sont pas, comme certains synonymes, séparées par des nuances. On les emploie l'une pour l'autre indifféremment, et il est bien certain, dans ces conditions, qu'il serait préférable, — pour épargner les nerfs de nos lectrices ! — de choisir, dans le nombre, la plus simple et la plus significative, et de n'employer plus jamais que celle-là.

Mais laquelle adopter ?

C'est là, précisément, que gît la difficulté...

***

Est-ce bien une difficulté ? Examinons, l'un après l'autre, les vocables litigieux.

1° MÉDIUMNIQUE. — Des quatre adjectifs, « médiumnique » me paraît le plus mal construit. Pourquoi, en effet, « médiumnique », plutôt que « médiummique » ? Le redoublement de la consonne *m* serait grammatical. On le comprendrait. La juxtaposition d'un *n* après l'*m* n'a aucune raison d'être. L'euphonie ! dira-t-on. Je ne vois pas, pour ma part, que *médiumnique* soit plus euphonique que *médiummique*. En tous cas, délibérément, si j'étais académicien, j'écarterais du Dictionnaire, le jour où l'on en serait à la lettre *M*, le mot *médiumnique*.

2° MÉDIUMNIMIQUE. — La constitution de ce mot me paraît encore plus défectueuse que la constitution du précédent. Les deux syllabes « nimique », ajoutées au mot « médium » n'ont point d'étymologie. Elles n'ont point de sens. Elles donnent à l'épithète un aspect rébarbatif. Je ne vote pas pour médiumnimique.

3° MÉDIANIQUE. — Au point de vue purement grammatical, le mot « médianique » est bien meilleur. Cependant, il a un défaut : il ne dit pas ce qu'il veut dire. Il dérive de l'adjectif *médian* et non du substantif *médium*. *Médian* signifie : qui est au milieu. Exemple : une ligne médiane. Cela n'a aucun rapport avec l'idée qui est contenue dans le mot médium. Médium, si vous voulez, signifie également : qui est au milieu ; mais à cette première idée s'en ajoute une autre, celle d'intermédiaire. Il y a surtout dans l'adjectif *médian* une idée de séparation, tandis que, dans le substantif *médium*, il y a surtout une idée de relation.

Pour ces raisons, j'écarterais encore, si j'avais voix au chapitre, l'expression : *médianique*.

4° MÉDIANIMIQUE. — L'adjectif *médianimique* est, pour ma part, celui que je préfère. Il me paraît le plus satisfaisant, au double point de vue du sens et de la construction grammaticale. C'est, il est vrai, plutôt un mot composé qu'un mot dérivé. Mais que nous importe ! L'essentiel est qu'il exprime clairement et complètement ce qu'il veut dire, et c'est son cas.

Le médium, en effet, n'est pas seulement un intermédiaire ; c'est aussi un producteur d'énergie, de force psychique, en latin *anima*. En alliant les deux idées, le mot « médi-animique » est donc plus complet et plus clair que les deux précédents.

⁂

Nous penchons donc, en ce qui nous concerne, pour l'adoption du terme *médianimique*, de préférence aux trois autres ; mais il va sans dire que cette préférence n'a rien d'absolu et que si, à nos raisons, on en opposait de meilleures, nous nous inclinerions très volontiers.

Nous engageons ceux de nos lecteurs que cette petite question de linguistique intéresserait à nous faire connaître leur manière de voir.

GASTON MERY.

LA DEUXIÈME A GASTON MERY

A PROPOS DE SES ARTICLES SUR

" LE MIRACLE MODERNE "

Voici la seconde lettre que nous avait annoncée M. Jules Bois. On prendra certainement à la lire le même intérêt qu'à la première. Elle a ce mérite de faire penser. Il va sans dire que nous ne faisons pas nôtres toutes les idées que M. Jules Bois y expose. Notre directeur, d'ailleurs, comme il l'a promis, répondra, dans un prochain numéro, à son très distingué contradicteur.

MON CHER AMI,

Quand je vous remercie de vos critiques, ce n'est pas un vain mot, je vous l'assure, car elles me permettent tout d'abord d'apercevoir les points où, malgré mes efforts de clarté, je n'ai pas été assez explicite. Une explication intégrale était difficile dans ce premier volume, où je mets à jour progressivement ma méthode. Cependant, j'aurais dû déjà distinguer plus nettement entre l'inconscient ou subconscient et la surâme. Vous pensez que je les confonds ; je les sépare, au contraire, radicalement.

La surâme n'agit que dans les phénomènes supérieurs ; elle n'a pour moi rien à faire avec la plupart des phénomènes médiumnimiques, que le subconscient explique et agit. J'en ai parlé surtout dans mon introduction et dans mes conclusions ; car, au cours du *Miracle Moderne*, le métapsychiste se défend de toute métaphysique. Or la surâme, sans être un concept philosophique abstrait, relève cependant, comme son nom l'indique, de la haute psychologie ; elle dépasse en tout cas la psychologie d'école, elle est une réalité vivante qui commande les cimes de la pensée et du sentiment. Elle se manifeste dans le héros et dans le saint presque continûment ; elle reste voilée chez les ordinaires hommes, où elle n'éclate qu'aux minutes suprêmes d'amour et de foi : elle est généralement éclipsée chez le médium qui s'est livré aux forces inférieures et en est l'esclave. Quand il la manifeste, c'est d'une manière intermittente avec beaucoup de confusion et à travers trop d'impure obscurité.

La surâme a été pressentie par certains grands occultistes, mais à travers quel charabia et quelles erreurs ! Eliphas Levi en parle énigmatiquement. Kunrath dans ses figurations de l'*Amphitheatrum sapientiæ* en suggère l'idée. Elle est immanente chez les Kabbalistes chrétiens qui en font une sorte de Christ symbolique et pourtant réel, agissant dans chaque homme.

Les anciens théosophes l'identifiaient avec l'élément divin, l'étincelle supérieure que tout être renferme. Les théosophes modernes en ont tiré leur conception du « maître », beaucoup trop fabuleuse. C'est le *neschama* des Kabbalistes babyloniens, l'*atma* ou plutôt le *paratma* des Hindous, le *theos* des néoplatoniciens, l'énergie révélatrice et directrice où puisent nos mystiques.

Pour moi c'est plus simplement l'Intuition, l'Inspiration, le Génie, l'esprit de noblesse et de vaillance, la force du héros, la douceur intarissable du saint, l'amour brûlant de l'apôtre, l'élan irrésistible et visionnaire du prophète, tout ce qui, dans l'homme, dépasse notre conception de l'homme et le rapproche du Divin, produit le miracle en lui et hors de lui. Ma méthode, toute laïque et positive (mais non agnostique, car je ne nie pas le divin hors de l'homme, mais je ne m'en occupe pas, n'étant pas théologien) consiste à considérer ces états supérieurs de nous-mêmes, *en nous-même*, — à les y situer — et, si possible, à les *cultiver*.

Emerson a parlé le premier de la *surâme* qu'il appelle *oversoul*. C'est à peu près la traduction du para-atma des Indous védantistes. La surâme est pour lui une sorte d'âme universelle où vient puiser chaque âme particulière.

Pour ma part, je n'entre pas dans les discussions à mes yeux stériles et insolubles : si ce divin nous est prêté ou personnel, s'il émane ou immane, — je n'en sais rien et surtout n'en veux rien savoir en tant que psychologue. Le théologien ou le métaphysicien a le droit et le devoir de formuler une opinion sur ce point. Je constate ce divin, seulement quand il se manifeste dans l'homme ; je le prends au moment où il nous est en quelque sorte *incorporé* (le mot est inexact peut-être, mais il fait image et exprime *grosso modo* ce que je veux dire).

J'ai toujours cru à la surâme, mais ce n'est que par l'étude, l'expérience, la réflexion qu'elle est devenue pour moi une sorte de torche dont la lumière permet de synthétiser une multitude de faits, sans elle, ténébreux et épars.

Mon dernier livre, le *Miracle Moderne*, est ainsi filié à ma première plaquette : *Il ne faut pas mourir* (1).

Dans ce petit poème, je faisais dialoguer l'*Esprit* (la surâme) avec *Psyché* (l'âme).

Psyché questionnait l'*Esprit* :

Oh ! qui es-tu, toi dont la voix sort des abîmes,
Toi que l'on ne voit pas, mais qui touches les cœurs ;
Qui es-tu, aiguillon secret de mes langueurs,
Feu d'espoir allumé sur de lointaines cîmes ?

(1) *Il ne faut pas mourir*, librairie de l'Art Indépendant, 1891.

Et l'*Esprit* répondait :

Je suis venu pour te choyer et te maudire
Je suis venu dans les prophètes et les saints
Et les savants, martyrs du somptueux dessein
De me trouver au fond des lois de la Matière.

. . . .

O toi ma fille, ô mon amante, ô mon moi-même,
Toi ma vie et le flux de mon éternité,

. . . .

Ce qui est c'est moi seul, la mort est ton ouvrage,
Je suis la vie et l'être et ton cœur éternel
Et tout le beau, tout le bienfaisant, tout le ciel ;

. . . .

Ecoute : le salut s'élance vers tes pleurs,
Jaillis, ô fleur vaillante, à travers les décombres
Je suis dans l'abîmé ainsi que dans la hauteur,
Je suis en haut, je suis en bas, — la flamme et l'ombre ;

Aux profondeurs du péché je suis le Remords,
Et je suis au sommet de la vertu, l'Extase,

. . . .

Déjà à la fin de ce dialogue d'une vingtaine de pages, j'indiquais la thèse que je devais développer seize ans plus tard, dans le *Miracle Moderne* et qui s'épanouira dans les *Cryptes de l'Ame* et la *Philosophie de l'Espérance* : la possibilité pour l'homme de conquérir et d'adapter à son usage les forces surhumaines. Cette dernière citation en fait foi :

L'Esprit a Psyché

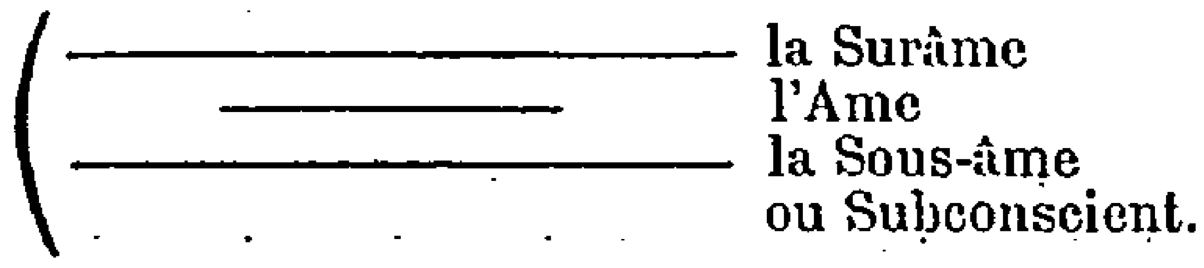
Crois et va, je ne suis plus l'Incommunicable,
Tu t'assiéras, *lorsque tu voudras*, à ma table
Où te serviront les angéliques pouvoirs.
Et tu m'entendras, en les mélodieux soirs,
Evoqué par ton cœur vers une étreinte entière,
Car je suis ton esclave, ô Reine, en la Prière.

Ce que, à vingt ans, j'exprimais mystiquement et poétiquement, je crois l'avoir démontré aujourd'hui rationnellement, scientifiquement. En tout cas ces extraits d'un livret déjà ancien disent mieux, me semble-t-il, ce que j'entends par la surâme que de longs développements.

Le subconscient n'est qu'un mécanisme automatique, la surâme est une force autonome. Ce qui empêche, pour le moment, le docteur Grasset de classer et même de pénétrer les faits supérieurs de la métapsychique, c'est qu'il ne va pas au-delà du subconscient, qu'il appelle « le polygone ». Le subconscient est inférieur en somme au conscient, malgré des prérogatives étranges ; il est *neutre*, bon ou mauvais selon la nature de l'être où il fonctionne, bon et mauvais; souvent mauvais, parce que les meilleurs réfrènent dans les bas-fonds de leur personnalité de viles tentations, de bas désirs, des attraits ina-

vouables (que l'Eglise appelle avec beaucoup de perspicacité les démons) et qui sont les poids morts de nos plus beaux élans, la fange antique et originelle qui a servi à pétrir la bête humaine.

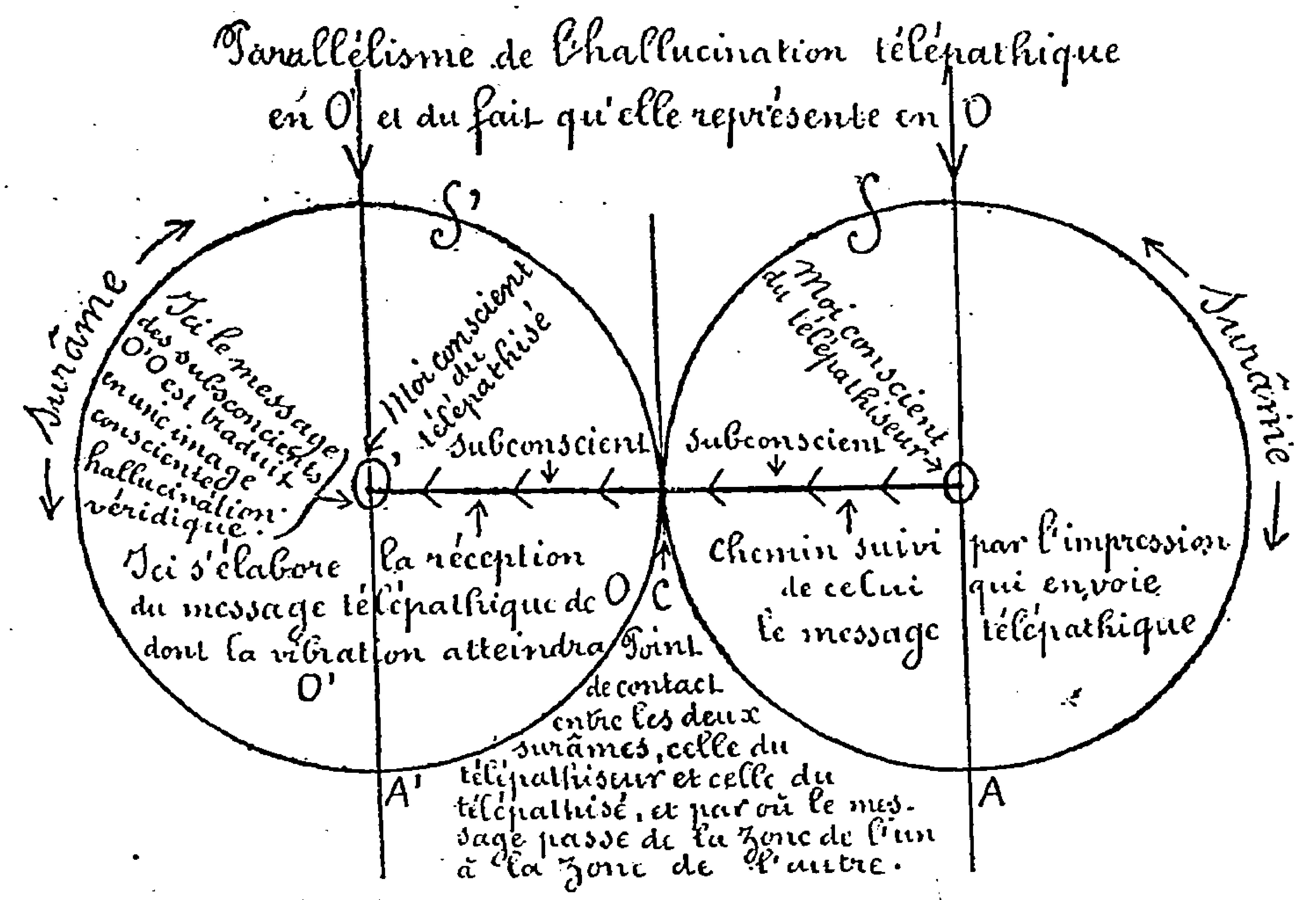
Dans les *Cryptes de l'âme*, j'établirai cette échelle :



La première est, si l'on veut, l'esprit même de la race, avec ses forces presque infaillibles, ses richesses sinon plus qu'humaines, du moins plus qu'individuelles. Là les éclairs du génie, de l'amour, de l'inspiration. Dans l'âme notre personnalité limitée, notre raison, notre sens critique, notre caractère, notre volonté consciente, notre responsabilité. Dans le subconscient les réserves, les accumulations, les habitudes, les mouvements, les pensées, les sentiments acquis, ce qu'on nomme les instincts et les automatismes, les rêves, les déchets de la personnalité, fumier fécond. Mais aucun contrôle de la conscience ; ou, quand il y en a un, indirect et très faible.

En somme, l'âme avec son auréole invisible (la surâme) et son ombre visible, mais insaisissable, fuyante (le subconscient).

Un autre schéma montrera les points de contact et les systèmes d'influence. La surâme, circonférence ; l'âme, point central ; le subconscient, rayon.



Surâmes = les deux circonférences.
C = point de contact entre les deux circonférences (les deux surâmes) et les rayons (subconscients) de O et de O'.
OC = chemin subconscient d'*émission* de l'impression télépathique.
O'C = chemin subconscient de la *réception* de l'impression télépathique.
O = point où s'est manifesté le fait original, fond de la télépathie.
O' = point où est traduite en hallucination véridique l'image télépathique.

L'âme communique avec la surâme par le subconscient, comme le point par le rayon avec la circonférence.

Les autres âmes communiquent entre elles télépathiquement par la surâme et le subconscient, sans quoi les âmes, psychiquement et métapsychiquement, resteraient solitaires et ne se parleraient que par l'intermédiaire des sens, très utile, mais très incomplet.

Je prie instamment qu'on ne voie dans ces images que des *images*. Je ne suis pas un occultiste (Dieu m'en garde !) et après avoir cherché un schéma explicatif, je ne me mets pas à l'adorer. L'âme n'est pas un point, le subconcient n'est pas un rayon et la surâme n'est pas une circonférence. Mais ce que je veux dire s'exprime assez bien par ces figures. Voilà tout.

Cette distinction, qu'il fallait sans doute plus nettement établir, répond à votre objection qui, fort justement, découvre une « double influence » et déclare qu'elle ne peut avoir une source unique. « Le mensonge ne peut avoir la même source que la vérité ».

Rien de plus exact. Mais ils peuvent suivre le même chemin. Ce chemin, pour les phénomènes métapsy-

chiques, c'est le subconscient passif et neutre. Mais le mensonge et l'illusion viennent des rêves du seul subconscient ; les révélations authentiques proviennent de la surâme, tout en passant aussi par les cryptes de notre personnalité.

Le mensonge et l'illusion sont des fumées qui montent des sentines de l'âme *individuelle* où fermentent des forces que je ne m'oppose pas à laisser appeler des démons (les vieux kabbalistes appelaient les démons des « écorces », des déchets), ce sont, à mon avis, des débris d'âmes en putréfaction. Quant aux intuitions lumineuses, trop rares hélas ! elles rayonnent de la surâme où est sans doute emmagasinée aussi la puissance mystérieuse de la Race. Le subconscient sert toujours de transmetteur.

Cet « esprit » qui se prétend *Abailard* (vous y faites allusion pour me combattre) n'est pas certainement, comme vous le faites spirituellement remarquer, la voix de la Race dans le médium qui lui sert de véhicule... Il n'est, à mon avis, qu'un souvenir de lecture ou qu'une invention romanesque de l'imagination polygonale. Mais telle autre personnification (toujours factice, à mon avis, il n'en a jamais été constaté de vérifiable et de vérifiée) peut avoir des racines plus profondes, plus véridiques. Les morts de notre sang ou ceux qu'adopta notre cœur ont une vie subjective très effective dans les entrailles de notre mémoire, dans les plis les plus secrets de nos regrets douloureux. « Tant qu'il y aura des vivants, les morts vivront », dit à peu près la chanson de Miarka, mais ces morts ne sont encore que des *fantômes* à qui nous prêtons un peu de notre énergie. L'esprit le plus authentique est anonyme, il se confond avec l'Inspiration, l'Intuition, la voix du silence.

⁂

Ceci dit bien trop sommairement, on pourra mieux comprendre ma théorie du miracle de Lourdes et l'explication que je donne pour les tables de Jersey. Je n'assimile pas du tout ces phénomènes plus élevés à ceux des maisons hantées, des médiumnités vulgaires où seul, je le répète, le subconscient intervient. Au contraire, dans la guérison, même simplement physique, une force supérieure très profonde accourt. Elle vient de la volonté de vivre, du génie de l'espèce, de la collaboration des autres surâmes ambiantes, appelée par les psychiâtres la communion curative des foules. Mais le chemin est toujours intérieur, le travail se fait dans la subconscience, travail lent, inaperçu parce que le « moi » n'en est pas averti ou très faiblement.

Le « moi » se contente de croire et d'espérer. Si son subconscient est ductile, il reçoit de la surâme le message supérieur, psychique s'il est par exemple un prophète ; physique, s'il est un malade susceptible de faire appel par son système nerveux à la *vis medicatrix.*

⁂

Vous vous étonnez, mon cher Gaston Mery, de la nécessité du traumatisme. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé ; nous le trouvons dans tous les miracles, ce choc bienfaisant ; la piscine à Lourdes, une impression quelconque des sens pour le voyant, — et même pour le médium, je ne sais quoi qui le plonge dans sa crise. Il faut un point d'appui physique au miracle comme au sacrement. Ceci est une vérité d'observation ; ce point d'appui peut être considérable ou très fin. L'inspiration du poète a elle-même besoin d'un excitant extérieur ou d'un souvenir qui fait revivre fortement une sensation déjà éprouvée.

Pour ce qui est des tables de Jersey, le guéridon lui-même joua le rôle d'une sorte de miroir magique et la réunion du groupe autour de cet humble instrument formait un rite. Victor Hugo, je le pense, fournit la pensée dominante. Vous imaginez me mettre en contradiction avec moi-même, en constatant, comme moi d'ailleurs, que le message attribué aux esprits est parfois en opposition avec lui. Mais ne discutons-nous pas avec nous-mêmes dans nos rêves, et aussi dans la vie normale, quand nous délibérons ? La surâme est souvent en conflit avec l'âme chez les hommes supérieurs. C'est la lutte de Jacob avec l'ange, de Jeanne d'Arc résistant d'abord à ses voix. L'animal humain, non seulement le passionnel, mais encore le raisonnable, regimbe sous l'aiguillon divin. Ce duel magnifique et poignant n'a pas été remarqué que par les mystiques ; les moralistes nous l'ont décrit maintes fois.

Homo duplex, l'homme est double sans cesser de rester « l'homme » cependant.

Je maintiens donc ma division en surâme, âme et subconscient, — le tout n'étant cependant que l'âme.

Si le mot « âme » choque des personnes infatuées de matérialisme, elles n'ont qu'à le remplacer par le mot « moi ». Et nous dirons « l'inconscient supérieur » (surâme) ; le « moi » conscient (l'âme) ; le subconscient. Le subconscient a comme support tous les organes de la vie sur lesquels la volonté n'a pas d'action, particulièrement la moelle et le grand sympathique. Le « moi » conscient, comme l'inconscient supérieur, est localisé dans le cerveau.

Bien entendu, la surâme, l'âme, le subconscient s'interpénètrent, et, sans doute, l'un n'existerait pas sans l'autre. Il y a des âmes tronquées, où règnent la stupidité et l'égoïsme ; celles-là sont closes dans la prison restreinte du « moi ». Leur subconscient fonc-

tionne en silence et leur surâme est en quelque sorte assoupie, paralysée. Chez les sujets trop sensibles, le subconscient déborde, dominateur. Ce sont les neurasthéniques, les médiums, les fous. Les idéalistes puisent dans la surâme ; mais leur « moi » conscient, trop faible, dénué de sens pratique, ne classe pas ces précieux documents, qui s'évaporent en chimères. Les grands hommes ont tout à fait domestiqué leur subconscient qui, docile, apporte à leur âme les données nécessaires qui viennent de cette réserve et de la surâme ; leur sens critique et leur volonté savent trier, choisir, ordonner ; ils sont des échantillons de l'humanité la plus haute, qui n'est que l'*humanité totale*.

⁂

Mais revenons, pour y répondre, à votre critique du subconscient et de la surâme, source, chemin et clef des mystères métapsychiques.

Certaines de vos objections de détail ne me semblent pas à l'analyse, très solides ; vous trouvez que « le gardien du grenier d'abondance de l'inconscient » est « singulièrement capricieux ». Il est vrai qu'il l'est, mais qu'y puis-je ? qu'y pouvons-nous ? Les « esprits » des spirites sont capricieux aussi ; et ils ne pourraient pas ne pas l'être, puisque le phénomène, quelle que soit sa source est intermittent et souvent imprévu.

« S'agit-il des images télépathiques, le gardien n'attend pas qu'on lui demande de les livrer... » écrivez-vous. Je trouve, au contraire, qu'il *attend beaucoup*. Combien de gens ne se souviennent pas d'avoir eu jamais une seule communication télépathique ! Ils attendront toute leur vie. « Le gardien du grenier » ne se décide pas. Quant à ceux qui en ont réussi une, deux ou trois, combien d'essais ont raté même pour eux. Combien de mères mourantes ont pensé à leurs enfants et ceux-ci pourtant, n'en ont rien su, n'ont rien vu, rien senti...

Vous ajoutez :

« S'agit-il des communications spirites, il suffit de se mettre à une table et d'attendre. »

Je vous réponds :

Que de braves gens se sont assemblés autour d'un meuble et n'ont rien obtenu ! Il faut le médium pour le phénomène de médiumnité, un télépathisé pour la télépathie, un voyant pour la voyance, un curable psychiquement pour la guérison de Lourdes. Sans cela rien n'a lieu. Même à Jersey, dans cette atmosphère d'exaltation, d'isolement, de méditation, si favorable aux évocations, avec deux médiums comme Mme de Girardin et Charles Hugo, il a fallu bien des tâtonnements pour arriver à un résultat. Le cahier des séances en fait foi.

Vous continuez :

« Mais s'agit-il de force curatrice, c'est tout différent. Le gardien du grenier, si prodigue d'ordinaire, devient subitement d'une avarice sordide. Il faut, pour obtenir ce qu'on désire de lui, un grand désir, un long effort de foi. »

Je réplique :

— Là, comme pour les autres phénomènes de la métapsychique, il faut des tempéraments spéciaux, des « tempéraments à miracle ». Il faut un entraînement, il faut une incubation, il faut une « poussée » dernière pour que le fruit tombe, étant mûr. Il faut, de plus, — ce qui n'est pas nécessaire pour les ordinaires communications spirites, rêvasseries et rabâchages, — une intervention de la surâme, laquelle ne saurait être forcée autrement que par la foi « qui déplace les montagnes », a dit le Christ. Et comme les conditions sont subtiles, intérieures, on ne sait jamais par avance si elles sont, si elles seront remplies... Il n'y a pas là « antinomie, contradiction ». Au contraire, je trouve que la théorie de la surâme et du subconscient correspond exactement aux faits, que rien ne lui échappe, ne l'arrête, ne la dément.

Vous m'affirmez que « la façon dont j'envisage les faits métapsychiques est absolument incompatible avec les enseignements du catholicisme. »

Ce n'est pas mon avis.

Tel catholique peut être d'accord avec moi, tel autre non. Mais l'Eglise n'a jamais formulé de dogme sur la télépathie, la médiumnité, la voyance, les prodiges de la *faith healing* et de la *thought healing*. Elle n'intervient pas plus, en ces questions, que pour fixer le processus du phénomène de la mémoire ou de celui de la nutrition et de la digestion. L'Eglise laisse libre le catholique dans ses études en dehors des dogmes et des points de foi fixés dans le *Credo*, les bulles pontificales et les arrêts des Conciles.

Je suis d'ailleurs bien tranquille : « Il n'y a pas de miracle *moderne* que l'Eglise impose aux croyants, et qui, même à ses yeux, doive échapper à une critique rationnelle. »

Je n'ai pas discuté les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je n'ai pas même eu à le faire, car mon sujet est restreint aux phénomènes modernes que tout le monde, en se mettant dans les conditions requises, peut observer.

Si j'ai employé le mot de « miracle », c'est dans un sens extensif tout laïque, et j'ai pris soin de le dire dans la préface.

Je n'ai pas nié l'influence divine ; je ne m'en suis pas occupé, n'ayant à traiter que du moment où le phénomène s'accomplit en nous ; j'ai examiné son mécanisme, j'ai écarté toute discussion sur les causes

métaphysiques, je n'ai pris parti que contre le spiritisme qui me paraît une bien basse superstition.

Ma théorie de la surâme n'implique pas, je le répète, la supposition d'une autre âme, supérieure à l'âme humaine et *différente d'elle*. Non. Elle englobe seulement sous cette appellation les états supérieurs de l'âme humaine, quand elle participe à la vie collective et entre en contact avec la vie divine (en Lui nous vivons et nous nous mouvons a dit saint Paul, *in Eo vivimus et movemur*.)

Ce que je maintiens, c'est que c'est en nous que s'opère le miracle, que là seulement nous pouvons l'étudier, en tant que psychologues et métapsychistes.

J'ai voulu frapper au cœur cette hydre nouvelle de faux dieux : Esprits, « maîtres », élémentals, élémentaires, entités astrales, larves, — élucubrations de l'occultisme, du spiritisme, de la théosophie.

Je prétends que ces idées sont fausses, d'abord, ensuite néfastes. Elles débilitent le cerveau, énervent le caractère et l'intelligence, forment une atmosphère de terreur malsaine qui empêche l'homme de se développer pleinement.

⁂

Le dernier reproche contre lequel je proteste, c'est que cette doctrine aboutisse à une « philosophie de l'orgueil ».

Elle aboutit seulement à une philosophie de la *dignité* humaine.

Oui, gloire à l'homme ! et qu'il le sache ! Il peut toujours se perfectionner, s'améliorer, grandir.

Il y a un progrès de l'âme.

Jésus a dit : « En vérité, vous êtes des dieux », et il a ajouté : « Il viendra un temps où s'accompliront des miracles plus grands que les miens » (ce n'est pas le texte évangélique exact, mais il est facile à retrouver et, en tout cas, c'est le sens).

Les saints et les héros peuvent devenir plus nombreux dans une humanité qui connaîtra mieux ses propres ressources.

Mais cette volonté d'ascension n'est pas de l'orgueil, je le répète, elle est un ferment d'activité et de relèvement.

Il y a trois aspects de l'Eglise : l'Eglise militante, la souffrante, la glorieuse ; il y a trois aspects de chrétiens : le militant, le souffrant, le glorieux.

Le chrétien glorieux c'est le saint héros, utilisant et maîtrisant toutes ces forces sublimes.

Cependant, si un des théologiens, qui font profiter votre captivante revue de l'appoint de leur compétence, me fait l'honneur de critiquer les idées du *Miracle Moderne*, je serai très heureux de le lire, comme vous-même, avec toute l'attention méritée. J'ai plusieurs fois remarqué ici des communications reflétant une haute raison en même temps qu'une parfaite sûreté théologique. Loin de craindre les discussions et même les contestations, je les appelle, trouvant que la vérité générale ne peut qu'y gagner. Ma seule ambition personnelle est d'avoir fourni ma contribution de clarté et de méthode à ces études obsures où, mon cher Gaston Mery, vous apportez tant de bonne grâce, de persévérance, d'impartialité et de talent.

JULES BOIS.

A propos de l'Encyclique sur « les doctrines des Modernistes »

Ceux de nos lecteurs qui ont eu, comme nous, la curiosité de rechercher si quelque passage de la dernière Encyclique du Saint-Père ne concernait point le genre d'études et de recherches auxquelles nous consacrons nos efforts, ont certainement remarqué jusqu'à quel point nous donnaient raison les lignes suivantes :

L'agnosticisme n'est que le côté négatif dans la doctrine des modernistes ; le côté positif est constitué par ce qu'on appelle l'*immanence vitale*. Ils passent de l'un à l'autre en la manière que voici. Naturelle ou surnaturelle, la religion, comme tout autre fait, demande une explication. Or, la théologie naturelle, une fois répudiée, tout accès à la révélation fermé par le rejet des motifs de crédibilité, qui plus est, toute révélation extérieure entièrement abolie, il est clair que, cette explication, on ne doit pas la chercher hors de l'homme. C'est donc dans l'homme même qu'elle se trouve, et comme la religion est une forme de vie, dans la vie même de l'homme. Voilà l'*immanence religieuse*. Or, tout phénomène vital — et, on l'a dit, telle est la religion — a pour stimulant, une nécessité, un besoin ; pour première manifestation, ce mouvement du cœur appelé sentiment. Il s'ensuit, puisque l'objet de la religion est Dieu, que la foi, principe et fondement de toute religion, réside dans un certain sentiment intime, engendré lui-même par le besoin du divin.

Ce besoin, d'ailleurs, ne se trahissant que dans de certaines rencontres déterminées et favorables, n'appartient pas de soi au domaine de la conscience : dans le principe, il gît au-dessous, et selon un vocable emprunté de la philosophie moderne, dans la *subconscience*, où il faut ajouter que sa racine reste cachée, entièrement inaccessible à l'esprit. — Veut-on savoir maintenant en quelle manière ce besoin du divin, si

l'homme vient à l'éprouver, se tourne finalement en religion ? Les modernistes répondent. La science et l'histoire sont enfermées entre deux bornes : l'une extérieure, du monde visible ; l'autre intérieure, de la conscience. Parvenues là, impossible à elles de passer outre : au delà, c'est l'*inconnaissable*. Justement, en face de cet *inconnaissable*, de celui, disons-nous, qui est hors de l'homme, par delà la nature visible, comme de celui qui est en l'homme même, dans les profondeurs de la *subconscience*, sans nul jugement préalable (ce qui est du pur *fidéisme*), le besoin du divin suscite dans l'âme portée à la religion un sentiment particulier. Ce sentiment a ceci de propre qu'il enveloppe Dieu, et comme objet et comme cause intime, et qu'il unit en quelque façon l'homme avec Dieu. Telle est, pour les modernistes, la foi, et dans la foi ainsi entendue, le commencement de toute religion.

Là ne se borne pas leur philosophie, ou, pour mieux dire, leurs divagations. Dans ce sentiment, ils trouvent donc la foi ; mais aussi avec la foi et dans la foi, la *révélation*. Et pour la révélation, en effet, que veut-on de plus ? Ce sentiment qui apparaît dans la con science, et Dieu qui, dans ce sentiment, quoique confusément encore, se manifeste à l'âme, n'est ce point là une révélation, ou tout au moins un commencement de révélation ? Même, si l'on y regarde bien, du moment que Dieu est tout ensemble cause et objet de la foi, dans la foi, on trouve donc la révélation et comme venant de Dieu et comme portant sur Dieu, c'est-à dire que Dieu y est dans le même temps révélateur et révélé. De là, Vénérables Frères, cette doctrine absurde des modernistes, que toute religion est à la fois naturelle et surnaturelle, selon le point de vue. De là, l'équivalence entre la conscience et la révélation. De là, enfin, la loi qui érige la *conscience religieuse* en règle universelle, entièrement de pair avec la révélation et à laquelle tout doit s'assujettir, jusqu'à l'autorité suprême, dans sa triple manifestation, doctrinale, cultuelle, disciplinaire.

Ces doctrines du « Modernisme » que condamne Pie X, ce sont exactement les doctrines dont nos méthodes d'analyse nous ont toujours permis de reconnaître l'erreur et dont, spécialement, dans nos derniers articles, nous montrions le danger et l'inconsistance.

Il ne nous appartient pas d'insister sur la confirmation nouvelle et si haute que donne à nos conclusions la parole du Pape. On comprendra cependant que nous éprouvions quelque joie à la signaler.

G. M.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La légende du Caïd Rouge et le Merveilleux au Maroc.*

Une des plus curieuses figures de la campagne marocaine actuelle est, assurément, le célèbre Caïd Rouge, aux mains paralysées, que nos soldats ont toujours vu caracoler au premier rang de leurs adversaires, bravant les balles, qui percent en vain son burnous pourpré, et auxquelles il est inaccessible, selon l'enthousiaste légende du Mogreb.

Il ne porte pas, comme les autres guerriers de l'Islam, soit au nœud du burnous, soit au gland de la chéchia, ou sur la poitrine, des amulettes : versets du Coran transcrits d'une plume vierge, morceaux de bois d'olivier, de santal, de corail, dents de certains animaux, becs de corbeaux, etc. Car nul peuple plus que les Maures et les Berbères n'a foi dans les fétiches : ils en possèdent contre tous les maux, y compris ceux de la guerre, les morsures du sabre et les balles.

L'invulnérabilité du Caïd Rouge, comme, du reste, son infirmité, qui ne l'empêche pas d'être un des meilleurs cavaliers du désert, provient d'héritage. On chante, sur le rebab, les tragiques aventures de son aïeul, qui, repris de sa cruauté et de ses rapines par un marabout, saisit, furieux, son sabre et décolla le saint vieillard. Après quoi le farouche guerrier, un peu inquiet tout de même, se rendit auprès du sultan. En route, il rencontra, dans une oasis, des grenades si belles qu'il en cueillit une pour l'offrir au prince. Mais quand il la prit dans son burnous pour la lui présenter, ce fut la tête du marabout qui tomba de ses mains épouvantées ; et ces mains sanglantes, tout à coup raidies, restèrent paralysées depuis lors.

Le sultan, voyant qu'Allah avait daigné punir lui-même, ne se mêla pas de l'affaire, et se contenta de renvoyer de sa présence le chef meurtrier, qui se rendit près du célèbre marabout Sidi bou Salham, dont le tombeau se dresse encore sur le bord de la mer, entre l'Fz-Zerga et l'Atlantique. C'est grâce à lui que la lagune n'est plus en communication avec la mer : un jour qu'il passait par là, voulant traverser à pied sec, il jeta son manteau sur la mer, qui se retira, laissant un bourrelet de sable.

Le marabout regarda les mains redoutables devenues plus faibles que celles d'un enfant, et prononça cet oracle : — La malédiction qui t'a frappé s'étendra sur tes fils : ils auront comme toi les mains paralysées et devront couvrir leur poitrine d'un burnous rouge, en souvenir du sang versé. La peine de ta race ne cessera qu'au jour glorieux où le Mahdi viendra de l'Est.

Voilà pourquoi le Caïd Rouge est ainsi vêtu et a les mains paralysées.

On sait que le rédempteur attendu par les Marocains doit venir, en effet, de l'Est. Il marchera sur Fez. Dans la mosquée sainte de Kairniz, il recevra, de la main du Maître de l'Heure, le glaive sacré caché dans une des colonnes de l'édifice, et avec ce glaive il conquerra le monde.

***

Parmi les cent traditions légendaires du Maroc, il en est une fort curieuse.

A Chellah, ancienne capitale des Sultans, il y avait

une célèbre stèle de pierre, portant d'un côté une inscription arabe, de l'autre, une inscription latine, qui a été copiée par M. Ducar et a fait l'objet d'une communication de M. Héron de Villefosse à l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres.

Cette pierre était, de la part des populations berbères, l'objet d'un respect superstitieux. Le marbre était perforé et, par l'ouverture, on pouvait passer la main. Ce trou servait à démasquer les faux témoins. Quand deux témoins se contredisaient, on leur faisait passer le poing droit dans l'ouverture, et celui qui avait menti ne retirait qu'un moignon sanglant : le poing avait été tranché par un bourreau mystérieux. Sans doute, la crainte de perdre le poing arrachait aux imposteurs l'aveu de leurs mensonges.

Les Anglais voulurent s'emparer de cette pierre vénérable ; ils l'enlevèrent pendant la nuit et l'emportèrent sur une barque qui les attendait au bord de l'Oued-Bou-Regrag. D'après une version, ils auraient été arrêtés et la pierre, reconquise par les Marocains, serait en sûreté aujourd'hui dans un des palais du Sultan, à Rabat. D'après une autre version, les Anglais, se voyant surpris, auraient jeté la pierre dans le fleuve.

Les confréries musulmanes sont très nombreuses (une trentaine) au Maroc ; les trois quarts de la population adulte leur sont affiliés. Pour entrer dans une confrérie, il faut passer par un noviciat qui s'appelle *Ouerd* (l'abreuvement). Chaque congrégation, — *trika*, voie, ou *taïfa*, troupe, — est dirigée par un cheick ou général de l'ordre ; au-dessous, le khalifa, lieutenant ou vicaire, et les mokaddems.

Chacune a sa formule de prières, qui s'appelle *dhikr*. Les religieux sont nommés *fokra* (pluriel de fakir) ; la *zaouia* est le lieu d'assemblée, ensemble de constructions parfois considérable, comprenant mosquée, école, habitations pour les étudiants (*tolba*), pour les pélerins, s'il y a un tombeau de saint... etc.

L'ordre le plus important est celui des Aïssaouâ, fondé au XVIe siècle, par Sidi Mohammed ben Aïssa, dont le tombeau se trouve à Méquinez. Les Aïssaouâ s'y rendent en foule, processionnellement, à la fête du moûloud, qui est son jour de naissance.

On connaît chez nous les exercices extraordinaires des Aïssaouâ. Lorsque le chant monotone du « La Illaka il Allah... Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu », les a suffisamment exaltés, on voit se lever un ou plusieurs fokra, qui, après avoir épuisé leurs forces dans une danse convulsive, tombent comme morts, l'écume à la bouche, les yeux hors des orbites. Dans cet anéantissement physique, l'Aïssaouâ est parvenu à l'extase bienheureuse et à cet état physiologique stupéfiant dans lequel il peut, sans dommage, avaler des poisons, dévorer serpents et scorpions vivants, mordre des feuilles de cactus, du verre, des lames de sabre.

L'admission dans l'ordre comporte une cérémonie singulièrement répugnante. Le néophyte s'agenouille devant le mokaddem qui, à trois reprises, lui crache dans la bouche, largement ouverte. C'est cette sainte salive qui permettra au fakir d'avaler impunément poison, verre pilé et pointes tranchantes.

Les Hamadcha se donnent de violents coups de hache sur la tête et reçoivent sur le crâne des pierres énormes et des boulets lancés très haut.

Les Serkaouâ, très nombreux, forment un ordre mendiant remarquable par ses tendances ascétiques et par le serment d'obéissance absolue que ses membres prêtent à leur cheick. Les membres de la congrégation, est-il dit dans la dernière recommandation de Sidi-el-Arbi, leur fondateur, « seront dans les mains de leur cheick comme le cadavre aux mains du laveur des morts. »

Les Kadriyyâ, la confrérie la plus répandue et la plus populaire de l'Islam, sont connus au Maroc sous le nom de Djilàla. Cet ordre se fait remarquer par sa charité et son mysticisme.

Evidemment, l'influence toute puissante des congrégations est au fond de l'aventure actuelle, qui nous a déjà coûté des pertes cruelles, et fournit à M. Clemenceau des mots piquants, lorsqu'il reçoit, le matin, les journalistes. GEORGE MALET.

Errata. — Dans mon dernier article, on m'a fait dire notamment « il suivit M. le Prince de Flandres » au lieu de « M. le prince en Flandres » ; « tromper l'ennemi » pour « tromper l'ennui », etc.

CURIEUX EFFETS DE LA FOUDRE

La « maison électrique » de La Courneuve

Une petite localité de la banlieue parisienne, La Courneuve, vient d'être le théâtre de phénomènes étranges, qui, pendant six jours consécutifs, du 11 au 17 septembre, ont terrorisé les habitants du pays, dont l'inquiétude, maintenant que tout semble rentré dans l'ordre, n'est pas encore calmée. Ces phénomènes sont de ceux à la réalité desquels on se refuserait à croire, si la force qui les a déterminés ne donnait à chaque instant le spectacle de ses extravagances, parfois cocasses, souvent terribles, toujours imprévues. La foudre, en effet, car c'est d'elle qu'il s'agit, possède un répertoire varié où le baroque côtoie le tragique, où la violence succède à la douceur, tout à coup, sans qu'aucun motif de ce changement d'attitude apparaisse avec évidence.

La foudre est fantasque, incohérente, capricieuse. Elle restera telle à nos yeux, jusqu'au jour où l'homme aura deviné l'ordre sous l'apparent chaos, découvert la Loi sous l'apparente fantaisie.

Alors, on parviendra sans doute à prévenir ou du moins à enrayer les effets du fléau, qui, chaque année, porte un peu partout la ruine, la désolation et la mort.

Heureusement, dans le cas dont nous nous occupons aujourd'hui, la foudre n'a fait aucune victime. Seules, des pertes matérielles, d'ailleurs importantes, sont à déplorer. Une maison détruite, une autre que n'en vaut guère mieux, un hangar incendié avec tout le matériel qu'il abritait, voilà, sans compter de moindres destructions, le tribut payé par La Cour-

neuve à la foudre, qui, le 11 septembre dernier, lui a rendu une visite.

Il est, on doit le penser, extrêmement difficile d'établir, avec une minutieuse exactitude, l'ordre dans lequel se sont produits les phénomènes. Dans un village, dès qu'un incendie se déclare, tous apportent leur collaboration à l'œuvre de salut aussitôt entreprise. On agit beaucoup, mais on observe peu. Les souvenirs demeurent légèrement embrumés, et les récits qu'on recueille ensuite sont toujours imprécis. Lorsqu'il s'agit d'une longue série d'incendies, éclatant coup sur coup(plus de vingt en six jours), comme celle qui a révolutionné La Courneuve, il serait enfantin d'attendre des victimes elles-mêmes un compte-rendu circonstancié. Les plus exigeants doivent se contenter de l'à-peu-près, pourvu, toutefois, que la sincérité des narrateurs ne fasse aucun doute. Or, c'est le cas. Toutes les personnes que j'ai interrogées m'ont fait des déclarations identiques. J'ai seulement relevé quelques exagérations naïves, que justifient la frayeur et l'étonnement éprouvés devant des phénomènes aussi inexplicables. D'ailleurs, les principaux témoins, ceux dont les habitations ont servi de champ d'expériences à la foudre, ont fait eux-mêmes bonne justice des racontars colportés. Ce sont MM. Valland et Seillier, demeurant respectivement 30 et 32, rue Edgar-Quinet.

Le premier est épicier-liquoriste, le second, maraîcher. Ils occupent chacun, en totalité, une maison élevée d'un étage.

M. Seillier, le plus atteint des deux, puisque chez lui tout est en ruine, m'a très aimablement fourni les indications que je lui demandais. J'ai, avec lui, visité en détail les différentes pièces de sa maison, ainsi que la vaste cour qui s'étend derrière, où gisent les lamentables débris de son mobilier et de son matériel et où se dressent, au milieu et à droite, les murs noirâtres du hangar incendié.

« Le 11 septembre, me dit-il, vers trois heures de l'après-midi, un violent orage s'abattit sur notre région. Il pouvait être trois heures et demie quand, à la suite d'un formidable coup de tonnerre, les cris « au feu ! » retentirent. L'immeuble occupé par un cultivateur du pays, M. Cousin, qui venait d'être touché par la foudre, brûlait. Cet immeuble, vous le voyez là-bas... »

Et le maraîcher désigne, à cent mètres de chez lui, dans la rue de l'Abreuvoir, qui rejoint la rue Edgar-Quinet devant sa porte même, un toit, dont on n'aperçoit plus que le squelette calciné.

« Après deux heures d'efforts, poursuit M. Seillier, on eut raison du feu qui menaçait de gagner les maisons voisines. Nous pensions bien alors en avoir fini avec lui. Effectivement, aucun incident nouveau ne nous troubla durant la soirée et la nuit. Mais le lendemain matin, à sept heures et demie, le feu se déclara dans le hangar où mon matériel était remisé. Tout fut détruit.

« Cet incendie, venant après celui de la veille, n'avait rien d'extraordinaire, et personne ne voyait, entre les deux sinistres, la moindre corrélation. L'immeuble foudroyé est à cent mètres du hangar, et les deux rangées de maisons bordant la rue Edgar-Quinet séparent les deux bâtiments. Mais, à partir de dix heures, les choses se compliquèrent et prirent une tournure à ce point singulière que tous furent d'accord pour voir, dans le coup de foudre de la veille, la source des faits incroyables qui continuaient à se dérouler.

« A ce moment, nous étions encore occupés à surveiller les décombres fumants du hangar. Tout à coup, on nous appelle : « Vite, vite, le feu prend chez Jules ». Jules — M. Valland — est l'épicier qui occupe la maison contiguë à la mienne.

« Un commencement d'incendie venait de se déclarer dans la pièce du premier étage qui lui sert de réserve. Grâce à la proximité des pompes et à l'affluence des hommes de bonne volonté, le feu fut assez rapidement éteint. Vers deux heures, chez le voisin comme chez moi, tout péril était conjuré. Néanmoins, craignant qu'un nouveau foyer ne s'allumât, les pompiers restèrent à leur poste.

« Tout, en effet, était à redouter. En dépit de l'absence de vent, le feu n'avait il pas gagné une chambre éloignée de quarante mètres du hangar, alors que l'unique fenêtre de cette pièce s'ouvre sur la rue Edgar-Quinet, c'est-à-dire à l'opposé du bâtiment incendié ? Le feu ne s'était-il pas déclaré contre le mur surplombant, non la cour faisant face au hangar, mais la rue située exactement de l'autre côté ? Il y avait là quelque chose d'inexplicable, et nous n'étions pas rassurés.

« Nous n'avions pas tort, puisque, vers deux heures et demie, le feu prenait soudain chez moi, dans une chambre à coucher du premier étage, séparée de la réserve de M. Valland, non seulement par deux murs épais, mais par une autre pièce. Vous avouerez que ces incendies, naissant ainsi un peu partout, à des distances appréciables de foyers déjà éteints et séparés par des chambres restant indemnes, présentaient un caractère troublant et effrayant.

« Cette fois encore, le danger fut bientôt conjuré.

« Cependant, les pompiers organisèrent, pour la nuit, un service de rondes. Bon nombre d'habitants du pays veillèrent avec nous. Aucune alerte jusqu'au lendemain.

« Ce jour-là, à cinq heures et demie du matin, un

commencement d'incendie se déclara encore chez moi, au premier étage, dans le matelas d'un lit d'enfant. Un peu plus tard, vers neuf heures et demie, les manches de plusieurs couteaux placés dans une boîte s'enflammèrent dans ma cuisine située au rez-de-chaussée.

« Nous avons eu, jusqu'au 17 septembre, vingt-deux alertes ici, et quatre ou cinq chez M. Valland. Le feu prenait à chaque instant : au rez-de-chaussée, au premier, dans le grenier, chez le voisin, dans le fumier, partout enfin, à notre nez et à notre barbe, et comme par enchantement.

« Durant ces six jours affolants bien des incidents curieux se sont passés. Ainsi, un matin, je pose un pain de quatre livres sur la table de la salle à manger ; je sors un instant, pour voir si rien de nouveau n'est signalé dans les alentours, et quand je rentre, je m'aperçois que mon pain brûle. Chose remarquable, ce pain était placé de telle façon que les deux tiers de sa longueur touchaient à la table et que l'autre tiers la dépassait : seule la partie qui se trouvait dans le vide a brûlé. Dans l'après-midi, la table, à son tour, fut tout à coup environnée de flammes. Une autre fois, une armoire vide prit feu intérieurement. Aucune trace du passage de flammes n'existe à l'extérieur. »

Je voudrais voir l'armoire. M. Seillier satisfait de bonne grâce ma curiosité. J'examine et constate la véracité de ses dires.

« Un jour, reprend le maraîcher, le feu se déclare dans la malle du garçon que j'emploie. Or, savez-vous où était cette malle ? Sous le réservoir d'eau, endroit humide par excellence, comme vous allez vous en assurer. »

M. Seillier me conduit auprès du réservoir qui, à la gauche de la maison d'habitation, flanque la porte d'entrée. Il est assis sur une voûte de deux mètres de haut, aux murs suintants, où sont entassés des brouettes, des balais, des planches, divers instruments de travail, des ustensiles de cuisine, du linge, des meubles brisés, une grande partie des objets arrachés aux flammes.

L'employé de M. Seillier, que j'interroge, me déclare, lui aussi, que le feu a pris *dans* sa malle. Un peu plus tard, d'ailleurs, M. Valland m'affirmera, de son côté, que sa bonne, inquiète sur le sort de son linge, enfermé dans une armoire, se disposait à le transporter chez une amie, quand, ouvrant la porte du meuble, une grande flamme, sortant de l'intérieur de l'armoire, jaillit dans la chambre.

M. Seillier me conte ensuite de nombreux épisodes de la lutte mémorable engagée par tout le village contre un ennemi, qui, toujours chassé, revint obstinément à la charge. Un jour, c'est un chapeau de feutre qui prend feu dans la main d'un pompier. Une autre fois, c'est un rideau qui s'enflamme devant quatre ou cinq personnes, dont M. Seillier, le lieutenant des pompiers et l'inspecteur de la compagnie d'assurances, venu pour faire une enquête sur les causes de l'incendie. Sceptique en arrivant à La Courneuve, l'inspecteur doit en repartir convaincu.

Tout en causant, nous visitons la maison, nette de son mobilier. M. Seillier attire mon attention sur l'état de malpropreté des planchers et des marches de l'escalier. J'avoue que je n'attachais à ce fait aucune espèce d'importance. Les allées et venues des pompiers, les flots d'eau lancés sur les objets enflammés et mélangés avec les cendres, justifiaient parfaitement à mes yeux la présence de toutes les souillures dont parlait le maraîcher. Toutefois, sur son insistance, j'examine plus attentivement les lames du parquet et je m'aperçois qu'elles ne sont pas tachées, mais brûlées. On dirait qu'on les a marquées avec un fer rouge, de la grosseur du petit doigt. Du haut en bas de la maison, les parquets sont criblés de petites brûlures rondes.

M. Seillier me dit que ces points noirs, minuscules et peu nombreux au début, se sont élargis en même temps que s'accroissait leur nombre. Le plus stupéfiant c'est que planchers et escalier brûlèrent sans que la moindre flamme fût jamais aperçue. Comment ce bois s'est-il ainsi calciné, en des milliers d'endroits, et dans tous les coins de la maison ?

Après cette troublante constatation, je me rendis chez M. Valland. L'épicier-liquoriste et les nombreux clients qui affluaient chez lui me confirmèrent les détails que venait de me donner M. Seillier. Je parcourus la maison, dont les couloirs sont encore encombrés de seaux d'eau, en prévision d'une brusque reprise du sinistre. M. Valland, ainsi que M. Seillier, a abandonné son logement et s'est installé chez des amis. L'honorable commerçant me raconte qu'il a souvent aperçu, chez lui, des flammes bleuâtres léchant le parquet et les portes. Plusieurs personnes présentes affirment avoir vu également des langues de feu courant, la nuit, le long des murs et des toits des maisons incendiées. Des pompiers firent des remarques semblables. L'un d'eux, M. Durand — je tiens le fait de plusieurs témoins, car je n'ai pu rencontrer l'intéressé — se déchaussant après avoir fait une ronde chez M. Seillier, aurait même aperçu une grande flamme s'échappant d'une de ses bottes.

Il est toujours possible, lorsqu'il s'agit d'événements aussi mystérieux, que quelque exagération s'ajoute à la réalité. Aussi n'ai-je rapporté seulement ce qui m'a paru parfaitement établi. J'ai passé sous silence les déclarations où l'esprit inventif me semble jouer un certain rôle, et que n'authentifie pas l'unanimité des

témoignages. Un brave cultivateur ne m'a-t-il pas affirmé qu'au moment où M. Seillier se mettait à table, couteaux, fourchettes et cuillers couraient en tous sens sur la table, tandis que les chaises dansaient au milieu de la salle à manger !

M. Seillier n'a jamais rien vu de pareil et il sourit quand on lui parle des bruits extravagants qui circulent sur le compte de sa maison, « la maison électrique » comme on l'appelle à La Courneuve.

Retenons donc simplement les déclarations sérieuses enregistrées plus haut et que M. Roux, le maire de La Courneuve, que je n'ai pu rencontrer qu'à Paris, au siège de son entreprise commerciale, a bien voulu me confirmer.

Les faits, tels que je les ai rapportés, sont d'ailleurs suffisamment extraordinaires dans leur simplicité... compliquée, pour que tout enjolivement apparaisse comme superflu.

Je crois, en effet, que la foudre n'a jamais produit de phénomènes aussi surprenants. Nous devons, certes, au feu du ciel, une quantité innombrable de faits extraordinaires, et, dans son ouvrage : *Les Phénomènes de la foudre*, M. Camille Flammarion en a noté d'étranges. Mais aucun d'eux ne peut être comparé à ceux qui ont été constatés à La Courneuve.

Jamais, à ma connaissance, la foudre n'a manifesté son hostilité et ne s'est ainsi acharnée contre des immeubles non frappés pendant l'orage, alors qu'après l'avoir une seule fois incendiée, elle a définitivement délaissé la maison primitivement atteinte.

Il y a là quelque chose de nouveau, de déconcertant et d'insaisissable. De telles manifestations nous rappellent, une fois de plus, que nous sommes bien peu familiarisés avec l'électricité. Sa puissance et ses propriétés diverses nous sont inconnues. C'est pourquoi, d'ailleurs, nous pensons que certains des phénomènes inexplicables que les spirites attribuent à l'intervention des « esprits », relèvent probablement de son vaste domaine.

Pourquoi, en effet, la force qui a produit la série de faits étranges dont La Courneuve a été le théâtre, ne pourrait-elle pas, se manifestant dans d'autres conditions, et agissant dans un milieu différent et sous des influences à déterminer, transporter des objets, frapper des coups, laisser des empreintes de « mains de feu » ?

Cette théorie est-elle moins admissible que celle qui tend à représenter les morts descendant sur la terre pour tracasser les vivants ou les amuser de leurs jongleries ? Je ne crois pas qu'on puisse sérieusement le penser.

GEORGES MEUNIER.

Prédiction concernant la mort de Léon XIII
et l'élection de Pie X

A propos du quatrième anniversaire de l'élection du Pape Pie X, la *Semaine catholique de la Suisse*, dans un de ses derniers numéros, résumait ainsi une curieuse biographie :

On connaît l'histoire du Conclave qui a donné à Léon XIII un digne successeur. Ce qui est moins connu, ce sont les incidents singuliers qui viennent d'être révélés par un livre italien imprimé à Rome avec l'autorisation du maître du Sacré-Palais (1). A titre de simple curiosité, il est permis de les signaler, sans vouloir en exagérer la signification.

⁂

En 1903, une pieuse fille, Paola, vivait à Rome dans le couvent de Saint-Joseph de Cluny, habité surtout par des religieuses françaises. Elle y était entrée quelques années auparavant, en offrant sa vie pour l'Eglise et pour l'élection du futur Pape. Elle mourut la nuit qui suivit l'élection de Pie X. Pendant les dernières années de sa courte existence, elle eut des visions concernant surtout l'Eglise, la Papauté et la France. Elle en parlait à la sœur Bertille, laquelle prenait des notes et préparait ainsi, à son insu et à celui de la voyante, le curieux volume que nous indiquons.

Donnons quelques exemples de ces oracles. Dès le 9 décembre 1899, elle entrevoit pour la France « une persécution terrible », mais aussi un nouveau Pape selon le « Cœur de Jésus ». Il n'est pas à Rome, il a plus de soixante ans, « mais Jésus lui donnera tant de vigueur qu'il redeviendra jeune avec sa belle tête d'argent ». Comme on s'étonnait que le prochain Pontife fût déjà choisi, elle ajouta : « Léon XIII vivra encore quelques années, qui sont prises sur la vie d'une victime, afin qu'il ait le temps de pourvoir aux affaires de France. »

Plusieurs fois, elle prononça l'éloge du futur Pape, qui « mène la vie d'un saint, d'un pauvre et d'un ardent ministre du sanctuaire ». En mai 1901, elle dit même : « Le nouveau Pape sera Pie, Pie de nom et de fait ; sa vie sera une copie de celle de Jésus : pauvreté et dignité. »

En 1902, le 3 mars, anniversaire de la naissance et du couronnement de Léon XIII, elle déclara que Jésus lui laisserait encore une année et plus, « parce que de grands malheurs se préparent pour la France, mais pas encore pour Rome ». Le 3 mars de l'année suivante, elle connut que le Pape mourrait « dans

(1) *Cenni biografici della serva di Dio Paola Mandotori Souhetti.*

quelques semaines ». On sait qu'il succomba le 20 juillet.

Mais voici, avec le 2 août, l'ouverture du Conclave. Paola croit voir les anges qui conduisent les cardinaux, chacun à sa place. Elle ajoute : « Dans la cellule où est celui que Jésus aime, c'est un enfer. Les démons, comme des bêtes féroces, veulent l'étouffer. Il souffre à faire pitié même aux pierres, et ne se plaint pas. Il est tout occupé à prier pour l'Eglise et ne dit pas autre chose que : « Jésus, me voici prêt à faire votre sainte volonté. »

Le 3 août fut une journée de vives douleurs pour Paola. Dans la soirée, elle recommanda de « prier beaucoup pour le nouvel élu qui vient d'avoir la majorité des voix. Sa profonde humilité le fait suer comme du sang ; il se sent mourir, il gémit comme Jésus dans le Jardin, et, prosterné dans sa cellule, il ne prend pas de repos, à peine de la nourriture... Quelle nuit terrible ! L'enfer est en furie, surtout les démons qui s'acharnent contre l'Eglise de France.

Le 4 août fut le jour décisif. A sept heures du matin, Paola annonce que l'élection est faite : « C'est celui de Venise, c'est le cardinal Joseph, celui qu'elle attendait tant, mais auquel le monde ne pensait pas ; c'est le saint annoncé, l'élu de Jésus. » Elle insista sur ces pensées, remercia Dieu d'un tel choix et ajouta : « Maintenant, mon sacrifice est accompli. Faites de moi ce que vous voudrez. »

Paola était radieuse. Personne ne croyait à sa mort si prochaine. Dans la journée, elle entend avec plaisir les crieurs de la bonne nouvelle. Vers le soir, elle est abattue et saisie par la fièvre. A minuit, l'état est désespéré ; à trois heures du matin, elle reçoit l'Extrême-Onction, puis l'agonie commence ; vers quatre heures, elle meurt.

LES « DORMEUSES »

Vous souvient-il que, il y a quelques mois, les journaux racontèrent une histoire vraiment extraordinaire ? Une femme, nommée Benita, de Villacienzo, dans la province de Burgos, venait de se réveiller après un sommeil léthargique qui avait duré — trente ans !

On raconte tant de choses singulières, aujourd'hui ! On enregistra cette étrange information — et on n'y pensa plus. Au demeurant, nombre de personnes n'avaient pas ajouté une foi absolue à ce récit qui paraissait, en effet, passer les bornes du vraisemblable.

Parmi ces sceptiques était un médecin, le docteur Paul Farez, professeur à l'Ecole de psychologie. Trente ans de sommeil, c'est tout de même bien long, et l'imagination pouvait avoir grossi le fait, et de beaucoup.

Cependant, ce phénomène morbide ne laissait pas de le préoccuper, et il s'avisa de démêler ce qu'il pouvait y avoir d'exact au fond de ce qui semblait un conte. Il se mit en rapport avec deux médecins espagnols, le docteur José Grinda, de Madrid, et le docteur de Palacios, de Salamanque. Avec leur aide, il poursuivit une minutieuse enquête, en s'entourant de toutes les garanties scientifiques.

Les résultats de cette enquête viennent d'être communiqués. Elle avait été longue pour être sûre. Et voici qu'il semble qu'on se trouve transporté dans le domaine du merveilleux, bien que ce soit de la réalité.

On n'inventa rien. Si déroutant qu'il soit, le cas est certain. Ce sommeil fut seulement progressif. Il commença par une lente dépression, par une période d'affaiblissement continu, après une première période qui avait été marquée par de grandes douleurs de tête. Benita disait alors « qu'une bête lui dévorait le cerveau ». Puis l'intelligence s'annihila, chez elle, et ce fut, ensuite, cette profonde torpeur dont rien ne put la tirer.

Elle avait éprouvé une violente secousse, provenant de la frayeur que lui avait causée la poursuite d'un taureau furieux. C'était là l'origine du mal qui devait, peu à peu, prendre une forme si anormale.

⁂

La description de l'état de la « dormeuse » est véritablement saisissante. Ces longues années, elle les passa immobile, dans la même attitude « en chien de fusil ». Cependant, si on soulevait un de ses bras, et qu'on l'abandonnât, il ne restait pas contracté, mais reprenait sa position antérieure. Pendant vingt années, elle ne reçut aucune alimentation. Elle vécut — si on peut appeler cela vivre — de quelques gouttes d'eau. Les fonctions naturelles s'étaient interrompues. La peau était moite, avec une légère transpiration. Les paupières étaient baissées et la bouche close. De temps en temps, elle poussait quelques soupirs,

Aussi, ne fut-elle plus bientôt qu'une espèce de petite chose inerte. Elle appartenait à une famille qui avait quelques biens : elle avait un mari et des enfants. D'abord, on la soigna avec quelque sollicitude ; mais quelle vigilance ne se lasse ? Elle était comme une morte qu'on ne peut enterrer. C'est là le côté assez tristement humain de l'histoire. Elle devint gênante. Elle était reléguée dans une chambre où, après qu'on lui avait donné un peu d'eau, personne ne faisait plus attention à elle.

Quand son mari mourut, ses filles se partagèrent la petite fortune, suivirent leur existence et confièrent, pour une somme infime, l'endormie à des soins étrangers. On tâchait, d'ailleurs, de ne pas atiirer l'attention publique sur cette créature en quelque sorte anéantie. Et cela dura ainsi longtemps, longtemps, jusqu'au jour où, tout à coup, elle ouvrit les yeux. Sa faiblesse était extrême, naturellement. Pourtant, elle arriva à se lever. Aujourd'hui, elle mène une vie normale, se contentant, toutefois, de lait pour toute nourriture.

Et — voici qui fait songer à une pièce impressionnante d'André de Lorde, la *Dormeuse — elle se souvient !* Quelle misère que la mémoire, en de semblables circonstances, et combien dut être tragique son réveil, alors que, se rappelant l'heureuse existence familiale d'autrefois, elle se retrouvait abandonnée, personne ne s'intéressant plus à elle.

Avec bonne foi, le docteur Farez avoue que si la science peut constater, elle ne saurait encore expliquer un tel phénomène de vie pour ainsi dire suspendue et en est réduite à des hypothèses d'un état hystérique...

⁂

C'est, pour employer un mot qui sert à tout, aujourd'hui, le « record » du sommeil morbide. Ce cas qui vient d'être étudié de la façon la plus sérieuse, dépasse de beaucoup celui de la dormeuse de Thenelles, qui fut comme retranchée du monde des vivants pendant douze ans. Elle aussi, avant de tomber dans cet état, avait eu une vive frayeur, se traduisant par des attaques convulsives.

Dans le même temps, le docteur Gilles de la Tourette, jeune savant, à qui une si triste fin devait être réservée, observait, dans l'Aisne, une femme qui dormait depuis dix-huit mois. Mais, pour celle-là, quand elle se réveilla, ce fut la démence.

Les observations sur des cas durant six semaines ou même trois mois sont relativement fréquentes. De quels mystères nous sommes encore entourés ! On a trouvé de grands mots pour qualifier ces inquiétantes anomalies, mais que sait-on, au fond des choses ? Quoi de plus angoissant que cet arrêt de l'activité, qu'une existence passée dans une demi-mort ? Et, moralement, quoi de plus étrange ? Vieillir, sans avoir partagé les émotions de ses comtemporains ! La vie vraie égale en bizarrerie les fictions les plus aventureuses : ce sommeil de Benita se retrouvant, après trente ans, au milieu de nouveaux visages et de nouvelles choses, n'est-ce pas, en fait, l'histoire de l'*Homme à l'oreille cassée*, d'Edmond About ?

En trente années, combien d'événements se sont accomplis qu'a ignorés, durant son assoupissement, cette femme, sorte de revenante, dans un monde qui a marché, tandis qu'elle était immobilisée en son inconcient repos !

⁂

Le docteur Farez, avant l'examen du « sujet », avait eu l'idée d'une simulation. Les hystériques sont parfois de grands simulateurs. Une famille pouvait avoir aussi intérêt à exploiter une situation anormale, à l'exagérer, tout au moins. Mais il vit que c'était, au contraire, le détachement complet des parents de la malade, qui l'avaient à peu près oubliée. Au demeurant, on ne fait pas durer trente ans une supercherie.

Le cas de simulation d'une léthargie le plus long est celui du soldat autrichien Adam Philnéas, relevé par Pflendler. Ce soldat avait encouru une punition grave... Pour y échapper, il feignit un sommeil dont rien ne pouvait le réveiller. Les médecins, qui avaient des doutes, employèrent tous les moyens pour que la sensibilité se manifestât chez lui. Il résista à tous pendant quarante-trois jours. Sa bouche restait fermée et on le nourrissait avec des œufs et du vin par les brèches des dents qui lui manquaient. Il n'eut pas un moment de défaillance dans le rôle qu'il jouait. Il fallait bien le prendre au sérieux. Alors, on supposa qu'il avait une lésion dans la tête, et on lui fit des incisions dans le crâne. Il ne bougea point. Le mal fut déclaré incurable et le soldat transporté chez ses parents. Il consentit alors à se réveiller...

Je ne puis m'empêcher de trouver qu'il eût été moins douloureux pour lui de subir sa punition que de supporter les tortures que lui infligeaient les chirurgiens, sous le prétexte de le soigner...

JEAN FROLLO.

LE MERVEILLEUX
dans les Mémoires de Mme Jaubert

Mme C. Jaubert, dans ses *Souvenirs*, édités par Hetzel, raconte qu'elle connut, vers 1848, la comtesse de Kalergis, qui se disait « enthousiaste de l'incompréhensible ». La comtesse fut mise en rapport, par le magnétiseur Marcillet, avec une somnambule, qui lui révéla le sens d'une lettre d'amour qu'elle avait dans sa poche, et ajouta qu'elle avait beaucoup ri en la lisant ; même elle décrivit son auteur, un bon jeune homme qui était présent et tremblait d'émotion. Mais elle refusa de dire le nom de ce jeune homme.

Quelques jours après, ces dames, avec Mlle de Rutières et Mlle Marianne Doucet, se rencontrèrent avec Alfred de Musset, qui voulait « déjouer les diableries du sieur Marcillet » en le surveillant de très près. La somnambule, nommée Catherine, ayant un bandeau

sur les yeux, nomma des cartes qui lui furent présentées, indiqua l'heure exacte sur diverses montres, et parvint même à déchiffrer plusieurs billets qu'on lui plaça sur la nuque. Le sujet, ayant pris la main de Mlle de Rutières, posa la main sur son côté, déclara qu'elle souffrait et que la distraction la rétablirait. Sur son avenir, elle lui dit d'une voix émue : « Ne m'interrogez pas. Méfiez-vous de lui... si jeune, si belle ! »

— Musset demande ensuite à la somnambule si elle pouvait lire un nom dans sa pensée : elle écrivit successivement au crayon, mais sans ordre, les lettres qui formaient le nom de *Rachel* ; et elle expliqua que « pendant ce travail de divination, il lui semblait que des nuages s'interposaient, puis s'entr'ouvraient ; elle saisissait alors la lettre qu'elle traçait. »

Le docteur Teste, le fameux magnétiseur, « esprit observateur et curieux, enthousiaste et sceptique, par ses qualités contradictoires, offrait un ensemble piquant et attrayant » ; il approuva un jugement sévère de Berryer sur cette « recherche malsaine », qui ne servait qu'à « troubler la pensée ».

Quelques mois après, Mlle de Rutières était tuée à sa fenêtre, pendant les journées de juin, d'une balle tirée par un des soldats que commandait M. de Montclar, qui avait été son séducteur. « T'en souviens-tu ? » dit-elle à son amie Mlle Doucet : je devais mourir d'une mort violente... et de sa main ! Cette femme l'avait prédit. Oui, j'ai reconnu Montclar ; il commandait la troupe. « Feu ! » a-t-il crié... »

Mme Jaubert ne nous dit pas si les amies de Mlle de Rutières et Alfred de Musset continuèrent à s'occuper de magnétisme. TIMOTHÉE.

LE TALISMAN DE CHARLEMAGNE

Dans les *Papiers des Tuileries*, dans le chapitre des dépenses afférentes aux préparatifs de l'évasion de Ham, au titre des dépenses établies par Thélin, figure :

« Payé à M. Paulin : « facture d'un cliché du talisman de Charlemagne ».

De quel talisman s'agit-il ? C'est ce qu'a recherché l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* qui a découvert, dans des notes contemporaines de la détention de Louis-Napoléon, la notice suivante :

C'est le talisman que Charlemagne porta constamment sur lui, qui fut trouvé pendu à son cou quand on ouvrit son sépulcre en 1166, et qui fut donné à l'empereur Napoléon par le clergé d'Aix-la-Chapelle, le 23 thermidor an XII.

Ce talisman est un reliquaire en or, rond, incrusté à la surface de pierres précieuses et dont le milieu est composé de deux saphirs bruts superposés qui renferment un morceau de la vraie croix. Dans l'intérieur du cercle en or, il y a également plusieurs reliques apportées de la Terre Sainte.

Voici maintenant l'historique de ce précieux objet.

A la fin du VIIIe siècle, il n'y avait dans le monde que deux grands souverains, Charlemagne et Haroun-al-Raschid, si connu dans l'histoire réelle comme dans l'histoire fabuleuse. Ces deux souverains s'envoyèrent mutuellement des ambassadeurs ; et le calife, pour se rendre agréable au grand promoteur du christianisme, envoya à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre, l'étendard de Jérusalem, emblème de souveraineté, et qui fut l'origine du droit qu'invoquèrent les successeurs de Charlemagne pour la possession du tombeau de Notre-Seigneur.

En même temps, c'est-à-dire en 797, Haroun-al-Raschid engagea le patriarche de Jérusalem à envoyer un moine du mont Olivet avec diverses reliques de la Terre Sainte, parmi lesquelles se trouvait ce talisman. On lit dans *Marini Sancti secreta fidelium crucis*, liv. 3, part. 3, chap. 6 et 7, qu'on donna à Charlemagne un morceau de la croix et de la couronne de Notre-Seigneur ; le saint Suaire, la chemise de la sainte Vierge, les langes de Notre-Seigneur, le bras de saint Siméon et les clefs du Saint-Sépulcre.

Des fragments de ces objets étaient enfermés dans une espèce de poire que Charlemagne portait au cou *in perat portavit ad collum*.

Ces reliques, transportées à Aix-la-Chapelle, firent une foule de miracles. « Elles guérirent, suivant la même chronique, un grand nombre d'aveugles, douze démoniaques, huit lépreux, quinze paralytiques, quatorze boiteux, trente manchots, cinquante-deux bossus et caducs ; et alors on proclama par tout le monde qu'on vînt à Aix la-Chapelle aux ides de juin. Le pape Léon s'y rendit, et l'archevêque Turpin et Théophile Antiochineus et beaucoup d'autres évêques et abbés ; et même un mort fut ressuscité. »

Ces reliques, qui existent encore à Aix-la-Chapelle, furent, tous les sept ans, depuis cette époque, montrées aux fidèles avec une grande ostentation. Mais le talisman de Charlemagne resta dans son tombeau jusqu'à ce qu'on l'ouvrît, en 1166. Ce grand homme porta ce reliquaire au cou dix-sept ans, depuis 797 jusqu'à 814, qui fut l'année de sa mort. Il le portait donc lorsqu'il fut, en 800, couronné empereur d'Occident, et qu'il arracha l'Italie à la suprématie de l'empire grec ; il le portait lorsque, rappelé vers le Nord, il fut obligé de renouveler, contre les Danois et les Normands, la guerre qu'il avait heureusement terminée contre les Saxons, et qui préserva l'Europe d'une nouvelle invasion de barbares.

Il la portait en 810, lorsque, à Aix-la-Chapelle, en assemblée générale, il fit élire son fils Louis comme successeur à l'empire, qui comprenait toute la France et la Belgique, l'Espagne jusqu'à l'Ebre, toute l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, toute l'Italie jusqu'aux Calabres, toute la Dalmatie, la Croatie, la Liburnie et la Styrnie, une partie de la

Hongrie et de la Bohême, et la Corse, la Sardaigne et les îles Baléares. Il la portait lorsque, assis à Narbonne sur le rivage de la mer, et voyant des voiles normandes qui s'enfuyaient à l'horizon, il s'écria, les larmes aux yeux : « De ce côté viendront les ennemis de mon empire ; et mes successeurs ne seront peut-être pas assez puissants pour résister à leurs attaques. »

Mille ans s'étaient écoulés, et ce talisman, qui avait si longtemps reposé sur le cœur du fondateur de notre civilisation occidentale, devenait la propriété d'un autre Charlemagne.

L'empereur Napoléon ayant fait rendre à la ville d'Aix-la-Chapelle, en 1804, les reliques qui avaient été enlevées pendant la Révolution, le clergé de cette ville lui fit cadeau du talisman qui devint la propriété du prince Napoléon-Louis. L'attestation de l'évêque d'Aix-la-Chapelle contient les paroles suivantes :

« La guerre, qui a obligé de sauver les reliques en pays « étranger, a privé la ville d'Aix-la-Chapelle de l'ostention qui aurait dû se faire en 1797 ; mais l'empereur ayant « bien voulu faire rendre à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle « le dépôt qui renfermait ces reliques, nous avon repris, « cette année, qui est l'année septenaire, l'usage de les « exposer en public. . . . .

. . . . . « Le petit reliquaire rond, en or pur, dont « le bourrelet renferme des reliques, et les grandes pierres « du milieu renfermant une petite croix faite du bois de la « sainte croix, a été trouvé au cou de saint Charlemagne « lorsque son corps a été exhumé de son sépulcre en 1166, « et l'histoire, avec la tradition, nous apprend que Charle-« magne avait coutume de porter sur lui ces mêmes « reliques dans les combats. »

Aix-la-Chapelle, le 25 thermidor an XII.

† Marc Antoine,
évêque d'Aix-la-Chapelle.

Cette notice, qui parut dans un des premiers numéros de l'*Illustration*, était accompagnée d'un cliché, très probablement celui dont il est fait mention dans les *Papiers des Tuileries*. Elle contient une erreur que rectifia Napoléon lui-même. Ce n'est pas à Narbonne, en effet, mais à Boulogne que Charlemagne prévoyait le danger que les peuples du Nord faisaient courir à son empire.

Où se trouve, et qui détient, à l'heure actuelle, l'antique et précieux talisman ?

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Daniel Stern dit dans ses Souvenirs, *au sujet du prince de Polignac : « Son grand cœur et son intelligence s'étaient ensemble illuminés d'une foi visionnaire. Il ne doutait pas de l'intervention directe de Dieu dans les affaires humaines. Le surnaturel ne l'étonnait pas ; rien ne lui paraissait plus simple qu'un miracle en faveur de* la bonne cause. *Il en vint insensiblement, bien qu'il fût exempt de toute infatuation, à sentir en lui une vocation divine. Lui aussi, il entendit sa* voix, *il eut ses conversations intérieures avec la Vierge et les saints. Il se crut appelé à sauver son roi et son peuple, et se tint prêt au martyre ». (Chap. V).*

Qui donc a dit ces choses à cette dame, écrivain libre-penseur un peu plus tard ? Ou dans quel livre a-t-elle pu les trouver?

Timothée.

M. Funck-Brentano, dit de la Voisin, dans son Drame des Poisons *(Hachette, 1902, p. 121) qu'elle a écrit des notes et un traité de physionomie qui est resté manuscrit : un chercheur en voudrait-il donner le texte dans cette revue ?*

Un Abonné.

LA DÉCOUVERTE DES SOURCES

La question des « sourciers » est une de celles qui, de tout temps, ont le plus intéressé nos lecteurs et nous nous faisons un devoir de reproduire tous les articles un peu documentés qu'on lui consacre. Voici une étude, parue dans un journal de la Haute-Loire, qui nous semble avoir sa place dans notre recueil.

L'aptitude de certains individus à deviner la présence de l'eau dans le sol, à l'aide d'une baguette dite divinatoire, fut peut-être connue des anciens ; elle le fut certainement au moyen âge dès le XIe siècle. Le mirage de l'éloignement rend difficile de déterminer la part du vrai de celle du charlatanisme dans les expériences dont le renom nous est parvenu. Au XVIIIe siècle, tandis que les encyclopédistes français (1751-1772) considéraient la recherche des sources par la baguette divinatoire comme une pratique superstitieuse, Thouvenel en publiait une apologie dans son mémoire physique et médical en 1780.

Plus près de nous, Chevreul, Crooker, Gilbert, Ermann, Pfaff et Barret, s'étant tour à tour intéressés à ces phénomènes, admirent que la baguette peut être mise en mouvement par des effets psychiques, par des actions musculaires inconscientes dites « idéomotrices » provoqués par l'imagination. Une conclusion analogue fut donnée par MM. Babinet, Boussingault et Chevreul aux recherches qu'ils consacrèrent à ce sujet à l'instigation de l'Académie des sciences (*Journal des savants*, 1853-1854). Ces recherches mettaient en évidence des mouvements physiologiques inconscients analogues à ceux qui peuvent être provoqués par la respiration, la circulation du sang, l'activité musculaire et nerveuse.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la question passionna l'Allemagne. En 1862, paraît à Velmar l'ouvrage de Carus Sterne, *la Prédiction par le mouvement*

des corps inanimés sous l'action de la main. En 1898, le Dr Lehmann donna un historique de la baguette divinatoire dans son livre : *La superstition et la magie depuis les temps les plus reculés.* En 1902, le Dr Hübscher, de Bâle, publia les résultats de ses études, et ses conclusions concordèrent avec celles de la commission nommée par l'Académie des sciences de Paris.

La question a repris, depuis peu, un regain d'actualité parmi les techniciens allemands et elle a donné lieu à d'intéressantes discussions entre des personnalités dont le savoir et la bonne foi sont incontestables.

M. Franzius, conseiller d'Amirauté, contrôlant les indications (*Zentralblatt du Bouverwaltung*) recueillies, avec l'emploi de la baguette, par MM. Von Bulow Bothkamp et Von Uslar, sur la situation et le cours des eaux souterraines dans les terrains du Chantier Impérial à Kiel, estime que l'action physiologique exercée par l'eau sur les sourciers de bonne foi pourrait tenir à une sorte de radioactivité.

Une conférence très documentée a été faite à ce sujet par le Dr Heim, à la Société des sciences de Zurich. Nous indiquerons quelques-unes des appréciations qui s'y trouvent d'après une note de M. Goupit, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

D'après le géologue allemand, le succès de l'investigation dépendrait, non de l'instrument, mais de l'opérateur. La substance de la baguette ne lui semble pas, en effet, intervenir dans le résultat, bien que M. Bulow estime que la fourchette métallique semble plus inerte que la baguette de bois; l'essentiel est d'en faire un appareil astatique, dont l'équilibre instable soit détruit par les plus légères commotions des mains. En principe, elle est en forme d'*y*, les deux branches étant tenues par chaque main, la paume tournée en dessus, les pouces à l'extérieur, et l'écartement des mains étant de 20 à 30 centimètres. La baguette est ainsi soumise à des tensions qui ne peuvent que diminuer si la tige s'élève ou s'abaisse; ce mouvement se produit donc dès qu'il y a le plus léger déplacement de la main; on dit alors que la baguette tire; elle se met à tourner avec plus ou moins de force dans le plan médian.

Le docteur Heim observe qu'aux mains des expérimentateurs allemands, la baguette s'abaisse à l'approche de l'eau, tandis qu'elle se relève entre les mains de sourciers français. Il attribue cette différence à l'éducation donnée aux opérateurs, et l'idée préconçue sur l'action de l'eau souterraine commanderait le sens dans lequel l'instrument réagit sur l'état physiologique ou physique de l'observateur. La baguette n'interviendrait donc que pour dégager d'un état plus ou moins inconscient une notion consciente. Toutefois, ces mouvements idéomoteurs ne suffisent pas pour donner la solution du problème.

Le docteur Heim a observé des cas d'indications très exactes, confirmés par les fouilles géologiques, fournies par des sourciers absolument ignorants, inexpérimentés et même inintelligents. Il faudrait donc reconnaître, d'après lui, l'existence chez certains individus d'un état physiologique particulier, d'une impressionnabilité analogue à celle qui se manifeste chez les chevaux des steppes, qui éventent l'eau à des kilomètres de distance.

Rien ne lui a permis d'induire que les sourciers les plus expérimentés puissent fixer le degré de profondeur de la nappe rencontrée. Le docteur Heim, après avoir longtemps cru que les sourciers ne pouvaient sentir que l'eau courante, a été amené à constater qu'ils devinaient également la présence de l'eau dormante, à la condition qu'ils soient amenés brusquement au-dessus de la nappe ; s'ils pénètrent plus avant dans la région aquifère, leurs perceptions s'affaiblissent. Quoiqu'il estime que le magnétisme et l'électricité n'ont rien à faire dans les mouvements de la baguette divinatoire, on pourrait admettre, avec M. Franzius, que ces effets sont régis par des lois analogues à celles de l'industrie électrique.

La plupart des sourciers déclarent que la baguette leur fait reconnaître l'eau à l'état libre, mais non contenue dans les tuyaux.

Le docteur Heim, à la suite de ses observations personnelles, cite l'exemple d'Arnold Escher qui, vers 1869, envoya successivement trente-cinq sourciers explorer, à l'aide de la baguette, un bassin dont il connaissait parfaitement la géologie et l'hydrologie. Sur les trente-cinq opérateurs, sept seulement fournirent des indications exactes. Escher acquit bientôt la certitude que deux seulement d'entre eux croyaient fermement à leur baguette et qu'ils lui devaient les résultats obtenus, sans s'inquiéter de l'aspect, ni de la structure du terrain.

Le géologue allemand conclut qu'un très petit nombre d'individus sont susceptibles de pressentir l'eau à l'aide de la baguette et qu'en raison du dommage causé par le très grand nombre de sourciers mystificateurs, on doit plutôt mettre le public en garde contre leurs indications. Il termine son étude par un hommage aux savants véritables qui, comme l'abbé Paramelle et Albert von Bülach, ont rendu plus de services que les sourciers, en donnant à l'art de découvrir les sources des bases réellement scientifiques empruntées à la géologie.

(Extrait de *la Haute-Loire.*)

TROIS RÊVES PRÉMONITOIRES

Les Annales des sciences psychiques publient le récit suivant de trois rêves prémonitoires dont l'authenticité est certifiée par plusieurs personnes.

I

Le 8 juin 1887, je vis ma grand'mère morte, étendue dans son lit, ayant une figure souriante comme si elle dormait. A la tête de son lit et au dessus, un soleil resplendissait. Au milieu de ce soleil, je lus distinctement : *8 juin* 1888, la date du jour et du mois placée au dessus de celle de l'année. Je ne m'éveillai pas (comme il aurait pu se faire) sous l'impression produite par ce cauchemar ; mais le lendemain, obsédé par ce rêve, j'en fis part à ma mère. Celle-ci calma mes appréhensions du mieux qu'elle put, me disant que les rêves ne signifiaient rien, etc., etc. Bref, on n'en parla plus, mais ma mère le nota cependant ; mes frères et sœurs ont vu cette annotation et, plus tard, ma mère le racontait bien souvent.

Un an après, le *8 juin* 1888, ma grand'mère mourait en un quart d'heure. Ce qui me frappa, ce fut le calme de son visage, calme que j'avais constaté, un an avant, dans mon rêve.

HENRI BUISSON

Nous soussignés, certifions avoir eu connaissance de la mort de notre grand'mère, un an avant sa mort, par un rêve fait par notre frère Henri et consigné par notre mère sur une note.

En foi de quoi, nous signons pour confirmer l'authenticité de ces faits.

Mme HENRI BUISSON. — Mme RENÉ PÉPIN-BUISSON. — R. BUISSON. — P. BUISSON. — M. GUITOUX (1).

II

Dans la nuit du 21 au 22 mars 1907, je vis ma mère, non pas morte, mais très mal ; et ce qui me surprit, ce fut de voir que le docteur qui était à côté d'elle était le docteur Renou. Or ce docteur, médecin de la famille pendant plus de trente ans, était mort depuis plus d'une année. J'avais beau chercher, je ne parvenais pas à m'expliquer sa présence à la maison. Le lendemain matin, je fis part de mon rêve à ma femme, qui, naturellement, n'y attacha aucune importance, attendu que, la veille, nous avions reçu une lettre de notre sœur disant que tout allait bien. Le 22 au matin (le même jour donc), vers neuf heures, nous recevons une dépêche : « Mère très mal. » Je pars, j'arrive à Saumur à une heure ; elle était morte à midi trente.

(1) La signature « M. Guitoux » est celle d'une vieille bonne, depuis plus de trente-cinq ans au service de la famille. — H. B.

III

Dans la nuit du 9 au 10 avril dernier, ma concierge vint frapper à ma porte et me dit : « Monsieur, je vous donne congé par ordre du préfet de police, parce que vous avez de la lumière chez vous après neuf heures. » Etonné, je regarde dans la rue et effectivement j'aperçois M. Lépine, dans un costume tel que je ris aux éclats. Je ne pouvais me figurer qu'on pût voir un préfet de police vêtu de la sorte. Veston cuir, petit chapeau mou, un pied dans un soulier, l'autre dans une pantoufle. Naturellement, je ne l'avais jamais vu dans cette tenue. Au même instant (toujours dans mon rêve) un incendie formidable éclate dans une maison voisine. Je sors et je vais porter main forte, j'ai même accompli des actes de courage extraordinaires.

Comme toujours, au réveil, je fais part de mon rêve à ma femme. La journée se passe : rien d'anormal. Or, le soir, nous étions à table vers les 8 h. 1/2, lorsque tout à coup nous entendîmes les pompes passer, en même temps qu'une forte rumeur, venant de la rue, montait jusqu'à nous. Nous nous précipitons à la fenêtre et nous apercevons à notre gauche, dans l'avenue de Clichy, un immense incendie. C'était le lavoir de la rue Jacquemont qui brûlait. (Voir les journaux à cette date.) Quelques minutes après, je descendais et me rendais sur les lieux du sinistre. Après avoir traversé la foule et être pénétré en dedans du barrage, la première personne que je vis fut M. Lépine, en veston cuir, chapeau mou et chaussé d'un soulier et d'une pantoufle. J'ai appris par la suite que le préfet, ayant été blessé au pied, avait été obligé ce jour-là de se servir d'une pantoufle.

HENRI BUISSON, *publiciste*,
18 *bis*, rue Dautancourt, Paris.

Nous certifions que les rêves de M. Henri Buisson, concernant : 1° la mort de notre mère ; 2° l'incendie du lavoir de la rue Jacquemont nous ont été racontés par lui la veille du jour où ces faits se sont produits.

Mme HENRI BUISSON. — P. BUISSON.

La Boîte aux Faits

Paris, ce 24 septembre 1907.

Mon cher confrère,

Je reviens de Rochefort-sur-Mer où j'ai assisté à quelques séances d'extériorisation qui m'ont fort intéressé. Je ne vous parlerai pas des extériorisations simples qui consistent à envoyer des sujets en des endroits qu'ils n'ont jamais visités et qu'ils dépeignent fort exactement, avec des détails d'une grande précision, faciles à contrôler dans la suite.

M. Alexandre Marais, de l'Hôpital maritime, a pu obtenir une curieuse reconstitution du passé. Je vous raconte l'anecdote. Je la crois susceptible de vous interesser. Un des voisins de M. Marais possédait un vieux fusil auquel il tenait particulièrement, le fusil lui fut volé, sans qu'il puisse soupçonner l'auteur du larcin. Il fit appel aux lumières de M. Marais qui endormit son sujet, un jeune Italien.

— Derrière la porte, vous devez voir un fusil ?

Le sujet fut longtemps sans voir le fusil; à la fin, il dit :

— Je vois le fusil, mais il n'est plus derrière la porte. Il s'en va.

— Suivez le !

Le sujet suivit le fusil, tout en faisant un portrait très minutieux de l'homme qui l'emportait. Puis il dit :

— Le fusil aujourd'hui est dans telle ville, telle place, tel numéro. Je le vois parfaitement. Il est étiqueté trente trois francs quatre-vingt-quinze-centimes.

Par curios té, le propriétaire du fusil fit le voyage et se montra fort étonné de l'exactitude de tout ceci. Le voleur fut arrêté.

J'ai pensé que ce petit fait pouvait vous intéresser et je crois que je pourrais à l'occasion vous raconter d'autres expériences de M. Marais qui est parvenu à obtenir des résultats surprenants de guérison par le magnétisme ou la suggestion.

Croyez, etc. PAUL LOUIS HERVIER

---

23 septembre.

Monsieur,

Toutes les fois que mes nombreuses occupations me le permettent, je lis avec intérêt votre *Echo du Merveilleux*.

Dans le numéro du 15 septembre, je remarque cette phrase dans l'article de Jules Bois : « Il n'y a pas de maisons han-« tées, mais seulement des médiums hanteurs... Si le mé-« dium s'en va, la maison redevient calme. »

Cependant, j'ai beaucoup entendu parler, dans mon enfance, du château du R... (Mayenne), appartenant au comte G. de T... Ce château était hanté par une dame, silencieuse et inoffensive du reste, qui se promenait dans la chapelle et aimait surtout à rendre visite aux jeunes châtelaines, la nuit de leur noce. Plusieurs générations avaient ainsi reçu sa visite, et un jeune architecte de Paris ayant été demandé par M. G. de T... pour restaurer le château, ce jeune homme, fort sceptique, fit mille plaisanteries sur la dame mystérieuse et demanda à coucher dans la chambre hantée. Le lendemain il était fort pâle, bouclait sa valise et reprenait le chemin de la capitale sans vouloir prolonger son séjour. De plus, il paraît que fort souvent les fauteuils du salon se livraient, ou du moins avaient l'air de se livrer à une danse échevelée, les propriétaires ouvraient la porte, tout était en place et le bruit cessait. Les mêmes phénomènes de vacarme se produisaient au presbytère, et pourtant, dans tout cela, point de médium !

J'ai pensé que tout ceci pourrait intéresser vos lecteurs.

Croyez, monsieur, à mes sentiments très distingués.

Comtesse DE F.

ÇA ET LA

Est-il réincarné ?

La presse d'outre-mer relate un soi-disant fait de réincarnation qui se serait produit près de Rangoon.

Près de cette ville mourait, en 1903, le major Welsh. Ces derniers temps, un enfant de trois ans étonnait ses parents en leur annonçant gravement qu'il était le major en question, revenu à la vie, et le bambin leur décrivit avec force détails l'habitation de l'officier défunt, alla même jusqu'à donner un compte rendu de ses occupations et le nombre de ses poneys. Plus fort, il relata comment Welsh avait péri, au cours d'une excursion sur le lac Meiktelea, avec deux autres personnes.

Les parents sont absolument bouleversés, leur fils n'ayant jamais rien su auparavant du major et de sa famille.

Ce cas bizarre préoccupe les milieux scientifiqu es anglais, et les commentaires vont leur train.

Un évêque et une table tournante en 1857.

En 1857, l'évêque de Rennes et ses vicaires généraux interrogèrent une table tournante sur la mort d'un missionnaire martyrisé en Chine. La table donna des détails, connus de plusieurs assistants, sur les tortures du courageux missionnaire L'évêque s'écria : « Pour savoir cela, il faut que tu sois le diable. Eh bien ! si tu es le diable, par le Dieu tout-puissant, par Jésus-Christ crucifié, je t'adjure, te somme et t'ordonne de te briser à mes pieds. »

Incontinent, la table bondit, et, retombant obliquement, brisa deux de ses pieds devant Monseigneur de Rennes.

Une personne fort respectable raconta cette histoire, et M. Paul d'Ivoi la répéta dans le *Courrier de Paris*.

Une Prophétie marocaine.

L'envoyé de la *Correspondencĩa* à Mazagan rapporte que des Santons, des tribus de Chouias, Ouled-Irech et Ouled-Bouaris font circuler depuis quelque temps, dans le Zoko de cette ville, une prophétie ainsi conçue : « Deux sultans frères se livreront, durant trois mois, une lutte fratricide, se disputant l'empire du Maghreb. Une bataille décisive s'engagera près de la rivière de Rabat. Un troisième frère, borgne, plus agréable à Allah que les autres, et ayant un fils du nom d'Ismaïl, interviendra dans le combat et vaincra les deux autres. Il sera proclamé sultan, réunira toutes les forces marocaines pour la guerre sainte et chassera les Roumis de l'Algérie et de la Tunisie, formant un vaste empire que gouvernera heureusement son fils Ismaïl. » Les Santons prétendent que Mahomet est l'auteur de cette prédiction, et qu'elle fut révélée au marabout le plus vénéré de la région de Dukala, par l'inspiration de Sidi-Mouza, patron de Mazagan, dont le sanctuaire se trouva à deux kilomètres de la ville. La prophétie a visiblement trait à Abd-el-Aziz, à Mouley-Hafid et à leur frère aîné Mouley-Mohammed, qui prétend être le Roghi, mais qui continuerait, en réalité, à être prisonnier à Fez : on sait, en effet, qu'il est borgne et que son fils s'appelle Ismaïl. Il s'agit donc, semble-t-il, d'une fable inventée par ses partisans.

Le sixième sens.

Le *Standard* rapporte le cas d'un garçon norvégien, Joham Flœttum, dont parle actuellement toute la Norvège, et qui possède un sixième sens ; il devine la place occupée à grande distance par les êtres ou les choses dont on a perdu la trace. Un chasseur anglais vient de le consulter avec succès au sujet d'un élan qu'il avait blessé, sans pouvoir en retrouver les traces. Des offres très nombreuses ont été faites au jeune voyant pour le faire venir à Londres.

A TRAVERS LES REVUES

LE FANTOME D'UN CHIEN

On lit dans le *Swasteka* de juillet le curieux récit suivant, dû au général Thompson :

Jim, le chien dont je signale ici le fantôme, était un magnifique collie, le favori de toute ma famille, résidant à Cheyenne (Wyoming). Sa nature affectueuse était la plus remarquable que l'on pût rencontrer. Il était connu de toute la ville, qui l'appelait : *le chien rieur*. Ce nom lui venait de ce qu'il marquait le plaisir qu'il éprouvait de la rencontre des parents ou amis de ses maîtres par une sorte de joyeux éclat de rire, qui ressemblait étrangement au rire d'un être humain.

Un soir des derniers jours de 1905, vers 7 h. 30, je me promenais avec un ami dans la dix-septième rue de Denver (Colorado). Comme nous approchions de la porte de la première Banque nationale, nous vîmes un chien étendu au milieu de la chaussée et en m'avançant vers lui, je fus étonné de sa ressemblance absolue avec le Jim de Cheyenne. Son identité fut rendue plus certaine encore par les marques de satisfaction à ma vue et par ce rire particulier à Jim, par lequel il m'accueillit. Je dis à mon ami que si nous n'étions pas à une distance de cent six milles de Cheyenne, je jurerais que nous étions en présence de Jim, dont je lui signalai les particularités.

Le chien astral, ou fantôme, était évidemment blessé de façon grave, car il ne pouvait se relever. Après l'avoir caressé, je lui dis un adieu ému, nous traversâmes Stout-Strut et je me retournai pour le voir encore une fois. Il avait disparu. Le lendemain matin, je reçus de ma femme une lettre m'annonçant que la veille, à 7 h. 30 du soir, Jim avait été tué accidentellement. Je croirai toute ma vie que j'ai vu le fantôme de Jim.

Ce qui tend à écarter toute idée d'hallucination, c'est que le chien fantôme a été vu par deux personnes, dont son maître, à qui il manifesta son affection par sa façon toute spéciale et que son apparition a coïncidé avec le moment exact de sa mort.

BOULEVERSEMENT D'UNE LIBRAIRIE

Le *Weckly Dispatch* raconte le fait suivant constaté par plusieurs personnes sous la foi du serment :

M. G..., libraire dans le West End, dit que les livres et autres objets contenus dans sa boutique viennent d'être bouleversés de telle sorte qu'il a dû récemment consacrer toute une matinée à les remettre en place. Des rayons entiers chargés de livres ont été précipités au milieu du magasin. Les livres de l'étalage étaient jetés en bas dans la vitrine. Des block-notes traversaient la pièce et étaient lancés à plusieurs pieds. Le libraire et son jeune aide en ont été frappés à plusieurs reprises.

M. G... fit appel à la police et l'agent qui vint fut lui même frappé par des block-notes lancés contre lui. Quelques objets furent même lancés jusque dans la rue, ce qui obligea M. G... à fermer la porte. Cela dura toute une journée, avec quelques intervalles de calme. Quatre tableaux furent enlevés des clous auxquels ils étaient suspendus et jetés à terre, sans que les cordes en fussent brisées.

Un voisin, M. A..., conseilla de placer dans la vitrine un grand verre aux trois quarts plein d'eau. Celle-ci fut violemment agitée et cependant les témoins ne ressentaient aucune trépidation. Le lendemain les mêmes scènes se produisirent jusqu'à quatre heures du soir. A ce moment tout cessa définitivement. Les livres, cahiers, bouteilles d'encre, etc., étaient jetés à bas du comptoir et cinq personnes furent encore atteintes par les projectiles.

Un rédacteur du *Stationer* vint s'assurer des faits : et sous ses yeux une boîte pleine de livres fut renversée dans la vitrine.

Tels sont les faits qui semblent avoir été bien constatés ; ils ne paraissent pas avoir été observés par des personnes compétentes et l'on ne paraît pas avoir attaché d'importance à la présence dans cette librairie d'un *jeune* commis, ce qui nous semble tout à fait regrettable. (Traduit par la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*).

LES LIVRES

Traité de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique, ses applications à la Médecine, à l'éducation et à la psychologie, par le Dr PAUL JOIRE, professeur à l'Institut Psycho-Physiologique de Paris. — Vigot frères, éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, Paris. Un vol. in-8° écu avec 44 figures démonstratives................ 4 fr.

Un grand nombre de personnes s'intéressent actuellement à l'hypnotisme.

Les philosophes y trouvent un merveilleux moyen d'analyse psychologique, qui leur permet de scruter les replis les plus ignorés de l'âme humaine.

Les médecins y voient une méthode nouvelle qui permet de traiter efficacement un grand nombre de maladies rebelles à la thérapeutique ordinaire.

Le médecin psychologue, ambitionnant d'aller plus avant dans le soulagement qu'il peut apporter à l'humanité souffrante, découvre dans l'hypnotisme le moyen, non seulement de soulager les souffrances physiques, mais aussi de guérir les maladies et les souffrances morales.

Le prêtre cherche à s'éclairer sur les bases de cette méthode scientifique nouvelle, et sur ce qu'on peut en attendre pour le soulagement des maux du corps et le développement des facultés de l'âme.

Le public, enfin, le voit volontiers sortir du domaine du charlatanisme, et cherche à déchirer les derniers voiles qui l'entourent et en ont fait trop longtemps, grâce à l'ignorance, un instrument surnaturel.

A tous ceux-là, savants, chercheurs ou simplement curieux, s'adresse ce livre dans lequel l'auteur a d'abord donné l'analyse scientifique de l'hypnotisme, puis la méthode et les règles précises que doivent suivre ceux qui veulent l'employer.

Il a ensuite voulu prouver l'utilité de l'emploi de l'hypnotisme, en signalant un certain nombre des principales circonstances dans lesquelles on peut en faire usage, ce qui l'a a amené à écrire les chapitres sur l'hystérie, les obsessions, l'alcoolisme, le trac des artistes, l'étude des arts, etc.

Enfin, allant plus loin que la plupart des hypnologistes, il a démontré par ses expériences la réalité de la suggestion mentale, et, par l'étude du sthénomètre, l'existence d'une force nouvelle, émanant de l'organisme humain.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73